

PAGES  
MANQUANTES



Mon Dieu,  
ma "Douce"  
ma Patrie!

Botrel  
ding



## SALUT AU CANADA !

Poésie dite par l'auteur au Monument National lors de sa première audition à Montréal.

---

Terre du Canada, salut ! Vers toi je viens  
Ayant, pour quelques mois, délaissé tous les miens  
Et pour le Saint-Laurent abandonné la Rance,  
Afin de "bonjourer" tes Français-Canadiens  
Au nom des Canadiens de France !

Terre du Canada ! toi dont j'ai si souvent  
Rêvé, les soirs d'automne, accoudé sur l'avant  
De mon petit bateau bercé par l'Atlantique,  
En écoutant monter la chanson du grand vent  
Venu des côtes d'Amérique ;

Terre des grands guerriers aux noms toujours bénis :  
Frontenac et Champlain, Dollard, Montcalm, Lévis,  
Si doux aux jours de gloire et si fiers dans l'épreuve ;  
Terre des grands chrétiens : des Brébeuf, des Plessis,  
Des Laval et des Maisonneuve ;

Terre du Canada ! Pays mystérieux  
Dont nous parlaient au coin de l'âtre, nos aïeux ;  
Terre du Canada si lointaine et si grande,  
Que, tout à coup, je vois apparaître à mes yeux  
Comme une terre de Légende ;

Terre du Canada ! toi que je foule enfin,  
 Dont je puis aspirer, à pleins poumons, l'air sain,  
 Je sens, à t'aborder, mon cœur dilaté battre...  
 Comme battait celui de Cartier-le-Malouin  
 En Juin quinze cent trente et quatre !...

\* \* \*

... Il avait déserté le doux pays d'Arvor  
 Et, sous l'albe bannière aux trois fleurs de lis d'or,  
 Il s'en venait vers toi, toujours, terre enchantée,  
 Attiré par ton charme, ainsi que par le Nord  
 L'aiguille à la pointe aimantée.

Il s'en venait avec deux petits bâtiments  
 Et soixante marins, tous Bretons ou Normands,  
 Qui, pour le suivre, avaient quitté leurs tristes femmes,  
 Emportant le meilleur de tous les talismans :  
 La Foi qui cuirasse les âmes !

Ils vont, ils vont toujours, les fiers aventuriers,  
 Roulant, tanguant, scrutant du sommet des huniers  
 L'horizon qui toujours recule... et les attire,  
 Et sans savoir s'ils vont conquérir des lauriers,  
 Ou bien les palmes du martyre !

Mais, un jour, la vigie en tremblant de bonheur  
 A crié : "Terre !" et l'on accoste. Avec ferveur  
 Vers le sol inconnu Cartier s'incline et prie,  
 Puis y plante la Croix de son divin Sauveur  
 Près du Drapeau de sa Patrie !

\* \* \*

Au pied de cette Croix, au nom de ce Drapeau  
 (Teint de sang depuis lors, il n'en est que plus beau :  
 Quand on aime la Sainte on chérit sa bannière),  
 Canadiens, pour Cartier je vous tends mon chapeau  
 Pour qu'on en fasse une aumônière,

Car ce Héros, chez nous, semble mort tout entier,  
Sur nul socle il ne dresse encor son front altier :  
Son monument, chez vous, il faut que je le gagne !  
La Bretagne, jadis, vous a donné Cartier :  
Rendez Cartier à la Bretagne !

Fils des Bretons, fils des Normands qui sur le flot  
Suivirent autrefois ce hardi matelot,  
O Canadiens-Français, nos cousins et nos frères,  
Aidez-nous à fêter ce gâs de Saint-Malo  
Qui fut l'ami de vos grands-pères !

Joignez-vous aux Malouins têtus qui font ce vœu  
D'arracher à l'oubli des temps ce demi-dieu,  
En dressant son image au bord de la Mer grande,  
Au sommet du rempart en granit rose et bleu  
Qu'on a baptisé "la Hollande ;"

Et nous l'y camperons dès l'an prochain—oui-da !—  
Face à l'immensité que son regard sonde,  
Debout, prêt à livrer au vent ses blanches voiles  
Pour nous redécouvrir un nouveau Canada,  
Là-haut... derrière les étoiles !

*Théodore Botrel.*



## MADAME SETON

---

(Suite)

### IX

A la mort de ceux même qu'on a le plus aimés, il est bien rare qu'on puisse se rendre ce doux et glorieux témoignage. Quand tous les torts, tous les manquements sont devenus à jamais irréparables, les meilleurs d'entre nous savent quels regrets amers s'élèvent dans l'âme.

Noble exception dans l'égoïste humanité, Mme Seton avait été jusqu'au bout de ses forces dans le devoir et dans l'amour. Et les gens de la maison qu'elle habitait, émerveillés de son courage, de son dévouement sans bornes, s'écriaient naïvement: "Si elle n'était pas une hérétique, elle serait une sainte."

Le corps de William Seton fut transporté à Livourne et tous les Américains et les Anglais qui s'y trouvaient assistèrent aux funérailles (1).

La famille Filicchi offrit l'hospitalité à Elisabeth. J'ai dit plus haut que Mme Filippo était une Américaine (2). Elle accueillit son infortunée compatriote comme une sœur; et Mme Antonio ne se montra ni moins empressée, ni moins sympathique.

Mais les soins délicats dont Mme Seton fut entourée la laissèrent d'abord comme inconsciente. Son âme était

---

(1) La tombe de William Magee Seton se voit encore dans l'ancien cimetière protestant, quartier del Casone viâ degli Elisi.

(2) Maria Cowper, de Boston.

dans cet au-delà mystérieux, impénétrable où William venait de disparaître; et, sous le coup de la séparation, elle ne savait plus que répéter: "O Dieu, vous êtes mon Dieu, et me voilà seule, seule avec vous, mon Dieu, et mes chers petits."

"Comme il est difficile, disait Alexandrine de la Ferronnays, de s'accoutumer à penser que tout l'amour, le bonheur et la jeunesse, l'avenir sur terre, que tout cela est fini, que toutes les espérances, tous les rêves de félicité terrestre sont à tout jamais anéantis!"

On le comprenait autour d'Elisabeth, et pour l'arracher à son accablement les Filicchi l'emmenèrent à Florence. Au sortir du lazaret, Mme Seton fut logée dans un palais des Médicis; les splendeurs de l'art lui apparurent pour la première fois, et le 8 janvier qui était un dimanche, Mme Antonio lui proposa de l'accompagner à la chapelle *della Santissima Annunziata*.

Jamais encore, Mme Seton n'avait assisté à la messe, jamais elle n'était entrée dans un temple catholique.

Saisie d'un respect inexprimable, elle tomba à genoux et sans souci de ce qu'en pourraient penser ceux qui l'entouraient, elle pleura longtemps, mais avec un avant-goût du ciel.

On lui fit visiter les jardins, les palais, les musées; et encore qu'elle eût très vif le sentiment de toutes les beautés, rien ne la toucha. "Il m'était impossible, disait-elle, de regarder et de ne pas penser, et chaque pensée était au fond de mon âme comme un sanglot."

La petite Anna partageait les promenades et les jeux des quatre enfants d'Antonio Filicchi. Mais cette vie charmante ne lui faisait pas oublier son père et lorsqu'elle récitait avec sa mère les prières qu'ils avaient coutume de dire ensemble au lazaret, elle pleurait toujours abondamment: "Mon cher papa loue Dieu dans le ciel et je ne devrais pas pleurer, dit-elle un soir, mais je crois que cela

est bien naturel, n'est-ce pas, maman? Je pense à cette parole de David: J'irai vers lui, s'il ne peut revenir vers moi."

Après quelques jours passés à Florence, les hôtes d'Elisabeth la ramenèrent à Livourne: "Les Filicchi font tout ce qu'ils peuvent pour adoucir ma situation; on dirait qu'ils croient n'en pouvoir jamais assez faire, écrivait-elle à sa famille. Vraiment, depuis que nous avons quitté notre pays, nous n'avons rencontré que bonté, empressement, même de la part des étrangers et des serviteurs. Ici, à Livourne, les souffrances et la mort de mon mari ont inspiré pour nous tant d'intérêt à un grand nombre de personnes, que de tout côté c'est à qui cherche à nous consoler, à nous entourer de soins. Quand je considère ma situation si incertaine maintenant et si dépourvue de ressource au point de vue de ce monde, je ne puis m'empêcher de sourire à leur tendresse et à leur bonté. La petite Anna me dit souvent: "Maman, que d'amis Dieu avait préparés pour nous dans ce pays étranger! car ils sont pour nous des amis, même avant de nous connaître." Elle dit vrai; et moi, je dis en mon cœur: quelle consolation Dieu m'a préparée, quand il m'a donné une pareille enfant! Je préfère sa conversation à toutes celles que je puis avoir de ce côté-ci du tombeau."

## X

Filippo et Antonio Filicchi avaient un esprit supérieur; ils avaient aussi d'admirables vertus. Très riches et encore plus généreux, les deux banquiers faisaient un bien immense. Leur union était parfaite, leur foi humble et vive: et Mesdames Maria et Amabilia, toutes deux catholiques ferventes, faisaient aussi grand honneur à leur religion.

A cette époque douloureuse et solennelle de sa vie, il

aurait été bien difficile de mieux entourer, de mieux placer Elisabeth; et dans cet intérieur béni elle vit promptement s'évanouir beaucoup de ses préjugés.

L'affection des Filicchi pour William Seton avait été le premier mobile de leur empressement auprès de sa jeune veuve. Mais ils n'avaient pas tardé à reconnaître la valeur personnelle d'Elisabeth. Son courage, sa droiture extrême, sa fidélité héroïque à tous ses devoirs leur faisait espérer que la Providence avait tout disposé pour amener cette âme d'élite à la véritable Eglise.

Jamais encore Elisabeth n'avait été en rapports avec des catholiques; elle était naturellement portée à s'enquérir des doctrines et des pratiques de l'Eglise romaine. Et un jour qu'elle avait fait à Antonio Filicchi quelques questions sur les différences des religions, il lui répondit qu'il n'y a qu'une religion véritable.

Cette parole jeta Mme Seton dans un grand trouble; le doute était entré tout à coup dans son âme. M. Filicchi, qui s'en aperçut, ne craignit pas de revenir à la charge.

"Votre cher William a été le meilleur ami de ma jeunesse, lui dit-il, et vous avez pris sa place dans mon cœur. L'Océan va bientôt nous séparer, mais je veux vous avoir avec moi en paradis.

"Priez, priez, implorez la lumière."

Mme Seton suivit ce conseil. Elle espérait voir ses doutes se dissiper, elle espérait recouvrer bientôt la paix et, confiante dans l'efficacité de la prière, elle redisait sans se lasser les vers de Pope:

If I am right, thy grace impart,  
Still in the right to stay;  
If I am wrong, teach, oh! teach my heart  
To find the better way."

Le Christ amoindri du protestantisme avait tenu en son cœur une grande place; elle avait aimé le Dieu de la crèche, le Dieu du Calvaire: et Celui que son amour allait chercher au plus haut des cieus semblait se plaire à lui

faire sentir qu'il n'a pas abandonné ses rachetés. Elle ne pouvait entrer dans une église sans se sentir envahie par une étrange et pieuse émotion, sans éprouver un sentiment extraordinaire de ferveur.

Elle tâchait de ne point trop s'arrêter à ces impressions et travaillait sérieusement, consciencieusement à s'éclairer. Les entretiens avec les Filicchi lui étaient d'un grand secours. Filippo écrivit pour elle une exposition de la foi catholique. Il y prouvait que le dogme bien compris de l'autorité et de l'infaillibilité de l'Eglise lève toutes les difficultés.

Que la véritable Eglise doive tirer son origine par une succession continue d'engendremens spirituels de la société même que fondèrent les apôtres, c'est un point de sens commun. "Il n'y a donc, disait Bossuet, qu'à ramener toutes les sectes séparées à leur origine. Nulle ne pourra remonter sans interruption à Jésus-Christ; le point de la rupture demeure toujours sanglant, et le caractère de nouveauté que toutes les sectes portent sur leur front les rendra toujours reconnaissables."

Avec la plus entière bonne foi, Elisabeth avait cru longtemps marcher dans la voie la meilleure. Ses convictions religieuses étaient fort ébranlées, et c'était surtout le dogme de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie qui l'attirait vers le catholicisme.

Humainement parlant, il n'y avait plus pour elle que deuil en ce monde; et, dans sa tristesse, elle se prenait souvent à songer au bonheur de ceux qui croient Jésus-Christ encore présent sur la terre: "Ah, disait-elle, je n'imagine pas qu'on puisse avoir quelque peine en ce monde, quand on croit ce que les catholiques croient. Ils sont presque aussi heureux que les anges."

Un jour, elle s'était rendue avec ses amis à la délicieuse église de Monte-Nero et assistait à la messe qui se disait pour eux. Au moment de l'élévation, un Anglais qui se

trouvait là, s'approcha d'elle et lui dit ironiquement: "Regardez, voilà ce qu'ils appellent leur présence réelle."

"Mon âme, disait plus tard Elisabeth, se sentit frémir à cette froide interruption. Tout était silence autour de moi, profond silence et adoration: presque tous étaient prosternés. Je me reculai par un mouvement involontaire, et j'allai m'agenouiller devant l'autel, pensant en secret et avec larmes à ces paroles de saint Paul: *Ils ne discernent pas le corps et le sang du Seigneur*. Puis il me vint cette pensée: Si ce corps et ce sang n'étaient pas là, réellement présents, comment l'apôtre aurait-il pu dire: *Ils mangent et boivent leur propre condamnation parce qu'ils ne discernent pas le corps et le sang du Seigneur?* Il me vint cette autre pensée: Comment sa puissance a-t-elle pu unir mon âme à mon corps. Comment? et cent autres comment auxquels je ne saurais répondre le premier mot...

Mme Seton désirait passionnément revoir ses petits enfants dont elle n'avait pas de nouvelles. Le 3 février, elle s'embarqua pour New-York, mais une miséricordieuse disposition de la Providence la ramena presque aussitôt à Livourne.

---

#### JOURNAL D'ELISABETH.

(Ecrit pour Rébecca Seton, 18 février 1804.)

"O mon Dieu, bien véritablement mon Dieu, car s'il en était autrement que deviendrais-je? Comment vous dire, Rébecca, le temps qui se passera avant que nous puissions nous revoir? Nous étions intallées à bord du vaisseau, prêt à mettre à la voile le lendemain matin. Nous nous étions séparées de nos amis si parfaits, comblées de leurs bontés et de leurs présents; moi, toute chargée d'or, de passeports, de lettres de recommandation, crainte des pi-

rates d'Alger, ou de relâche forcée dans quelque port de la Méditerranée. Mais tout cela s'est trouvé inutile. Une rude bourrasque, pendant la nuit, a fait heurter notre vaisseau contre un autre navire; et, le lendemain matin, au lieu de faire voile pour l'Amérique, il a fallu revenir à terre. Les bons Filicchi nous ont reçues à bras ouverts; mais que je me sentais le cœur abattu! Figurez-vous après ce que ce fut, lorsque notre pauvre petite Anna, ne pouvant plus cacher ce qu'elle souffrait, on fit venir un médecin qui déclara qu'elle avait une forte fièvre et tous les symptômes de la scarlatine. Hélas! hélas! cette pauvre petite, qui essayait de cacher son mal tant qu'elle pouvait, n'en prévoyait pas toutes les conséquences. Car, dès le lendemain, le docteur déclara qu'il fallait renoncer à notre voyage, ajoutant qu'il y allait de la vie de l'enfant. Eh bien, maintenant, ce que je dois avoir uniquement en vue, c'est la main de Dieu."

24 février.

"La petite Anna est encore bien malade; mais nous avons passé le plus dangereux, entourées de tant de soins, de tant d'attentions de chacun ici, que j'en ai le cœur tout attendri. Pauvre Anna! il me semble que mon âme est comme si elle avait passé dans la sienne. Je ne la quitte ni jour ni nuit, toujours assise ou couchée auprès de son lit, dans ce pays étranger et si beau. Ma sœur, ma chérie, que nous serions heureuses, si nous croyions ce qu'elles croient ces chères âmes!... Ils possèdent par leur foi leur Dieu dans le sacrement; ils le trouvent dans leurs églises, ils le voient venir à eux lorsqu'ils sont malades. Hélas! hélas! quand le saint Sacrement passe sous mes fenêtres, et que je sens le complet isolement et la tristesse de ma situation, mes larmes ne peuvent plus s'arrêter. Mon Dieu, que je serais heureuse, même éloignée comme je le suis de tout ce qui m'est cher, si je pouvais

comme eux vous trouver à l'église! Et même ici, il y a une chapelle dans la maison même de M. Filicchi; que de choses je vous dirais des chagrins de mon cœur et des péchés de ma vie! L'autre jour, dans un moment d'excessive détresse, je tombai à genoux sans y penser, tandis que le saint Sacrement passait; je criai vers Dieu dans une sorte d'agonie, le suppliant de me bénir, s'il était là, vraiment présent. "Mon âme ne désire que vous!" lui disais-je.

"Quand je me relevai, après bien des soupirs et des larmes, le petit livre de prières, que Mme Filicchi avait donné à Annina, se trouvait ouvert sous mes yeux à l'endroit de la prière de saint Bernard à la sainte Vierge: *Memorare*. Avec quelle ferveur je le récitai! Pendant que je priais, je sentis que j'avais une mère... Vous savez les rêveries de mon pauvre cœur, qui se lamentait si souvent de ce que j'avais perdu ma mère aux jours de ma tendre enfance. Quand je remonte aux souvenirs les plus lointains de mon jeune âge, je me vois toujours au plus fort de mes jeux et de leur enivrement, levant les yeux vers les nuages, pour y chercher ma mère. Je venais de la trouver ce jour-là. J'avais trouvé même plus qu'une mère pour la tendresse et la compassion. Je pleurais; et tout en pleurant, je m'endormis doucement."

18 mars.

"Votre sœur vient d'être longtemps hors d'état de tenir sa plume. Le jour même où Anna quittait le lit, je tombai malade à mon tour. Oh! la patience et la bonté plus qu'humaines de ces chers Filicchi. Vous eussiez dit qu'ils recevaient Notre-Seigneur lui-même en notre personne, nous, étrangères, pauvres et malades! Maintenant me voici en état de quitter ma chambre, après une maladie qui a duré vingt jours, le même temps qu'avait duré la maladie d'Anna..."

.....  
 .....

“Ce soir, j'étais assise auprès de ma croisée; la lune éclairait de tous ses rayons le visage d'Antonio Filicchi. Il a levé les yeux au ciel, et il m'a appris à faire le signe de la croix. Très chère Rébecca, je suis demeurée immobile et comme anéantie sous l'impression de respect que m'a causée ce premier signe de croix... Le signe de la croix sur moi!... Il a fait naître en mon cœur je ne sais quel ardent désir de m'unir à Celui qui mourut sur ce bois, et de voir ce jour, le dernier des jours, où il portera sa croix en triomphe...

“Est-il jamais venu à votre pensée, ma très chère, que la lettre T, dont l'ange doit nous marquer au front, a la forme d'une croix? La religion catholique est remplie de ces symboles; je trouve qu'ils ont un intérêt si touchant! Ah! Rébecca, ils croient que toutes nos actions, que toutes nos souffrances, peuvent nous servir d'expiation, si nous les offrons pour nos péchés.”

“Je tiendrai donc encore mes chers petits enfants contre mon cœur. Père céleste, quel moment que celui-là! mes enfants chéris, mes enfants qui n'ont plus de père! des orphelins aux yeux du monde; mais de riches enfants en Dieu leur Père; car il ne nous abandonnera jamais.”

“Je suis allée à la tombe de mon cher William, et j'y ai longtemps pleuré de toute mon âme, dans une émotion de tendresse inexprimable, mêlant le souvenir de ses dernières souffrances au souvenir de notre passé et de nos heureuses années. Il me semblait que je l'aimais plus qu'on ne peut aimer sur terre. Quand vous lirez tout ce que j'ai écrit pour vous, depuis mon départ de New-York, vous comprendrez quel a été mon amour; et vous reconnaîtrez qu'il ne pouvait trouver de secours qu'en Dieu seul, à travers tant d'épreuves auxquelles il a été soumis.”

“O joie! ô joie! nous allons partir! C'est un capitaine Blagg qui va nous conduire en Amérique; mais imaginez-vous la bonté de M. Filicchi? Comme ce capitaine est un

très jeune homme et un étranger, et que nous aurons pendant le voyage beaucoup de risques à courir à cause des pirates et des croisières ennemies, M. Filicchi nous accompagnera. Il y a longtemps qu'il pensait à faire ce voyage à cause de ses affaires. Anna est folle de joie; pourtant elle me dit tout bas, bien souvent: "Maman, est-ce qu'il n'y a pas des catholiques en Amérique? Maman, est-ce que nous irons à l'église quand nous serons revenues chez nous?" Petite chérie! elle est sortie en ce moment pour aller visiter quelque sanctuaire avec les enfants de Mme Filicchi et leur gouvernante. Croiriez-vous que chaque fois que nous sortons pour la promenade, nous allons d'abord à quelque église ou chapelle de couvent que nous trouvons sur notre chemin? Nous les reconnaissons de loin à la croix qui les surmonte; nous y faisons une petite prière, et nous poursuivons. Ici, les hommes, comme les femmes, visitent ainsi les églises; vous savez, chez nous, un homme aurait honte si on le voyait à genoux, surtout un autre jour que le dimanche. Oh! ma chère!... mais je vous verrai bientôt. Encore deux jours, et nous partons pour revenir vers vous."

6 avril.

"La douce soirée de ce jour, une soirée vraiment céleste, me fait penser au temps où, si souvent appuyées l'une contre l'autre, nous suivions des yeux le soleil à son déclin; parfois avec des larmes silencieuses et tant de soupirs vers cette patrie où la tristesse n'a point d'accès. Hélas! je vais retrouver ma patrie sur terre! qu'aura-t-elle à m'offrir? une foule de chagrins. J'en parlais l'autre soir avec Antonio Filicchi; il me dit dans son anglais un peu brusque: "Ma petite sœur, le Dieu tout-puissant sourit de vos chagrins. Il prend soin des petits oiseaux, il fait croître les lis des champs, et vous craignez qu'il ne vous oublie! Je vous dis qu'il prendra soin de vous." Je

l'espère aussi, très chère Rébecca... Vous souvenez-vous que nous avons coutume d'envier les pauvres, parce qu'eux n'ont rien à faire avec le monde?"

8 avril.

"Cette heure est la dernière que je passerai à Livourne. Oh! pensez combien ce cœur tremble! Les étoiles étaient encore toutes brillantes au ciel, quand Mme Filicchi est venue me dire que nous allions entendre la messe; et puis qu'elle se séparerait de son Antonio. Oh, l'admirable femme! Comme nous entrions dans l'église, le canon du *Fiammingo* donna le signal; nous devions être à bord dans deux heures. Quelques instants après, nous étions tous prosternés en la présence de Dieu.

"Mon amie, que l'offrande de ce sacrifice fut solennelle! je demandai bénédiction pour notre voyage, pour mes enfants chéris; pour mes sœurs, pour tout ce qui m'est cher; plus encore pour l'âme de mon cher mari et pour l'âme de mon père. Nos ferventes prières s'élevaient vers Dieu, s'unissant à l'auguste sacrifice afin d'être favorablement reçues par les mérites de Celui qui s'est donné lui-même à nous. Avec quelle ardeur je désirais d'être à Lui! Comme de grand cœur j'aurais affronté tous les chagrins qui m'attendent, pour obtenir de participer à ce corps sacré et à ce sang précieux! Mon Seigneur! Mon Sauveur! Antonio et sa femme! Leurs adieux! leur séparation et leur communion en Dieu!... pauvre créature que je suis! Mais quoi! ne lui ai-je pas demandé de me donner leur foi?... Ne lui ai-je pas tout offert en retour pour un tel don?... La petite Anna et moi, nous avons d'étranges larmes de joie et de tristesse. Mon Dieu, épargnez-moi, ayez pitié de moi!"

8 avril. — Continué à bord du *Fiammingo*.

"Quand nous rentrâmes à la maison, nos cœurs étaient agités de mille impressions différentes. Pour moi, j'étais

partagée entre la douleur de dire adieu à ces incomparables amis et à leurs chers anges que j'aime si tendrement, et la joie de m'embarquer de nouveau pour revenir vers vous. Nous étions tous sur le balcon. Tandis que j'embrassais la chère Amabilia pour la dernière fois, le soleil parut à l'orient dans toute la gloire de ses rayons, et nos pensées s'élevèrent vers l'heure où le *Soleil de justice* se lèvera et nous réunira dans l'éternité.

“Le dernier signal était donné, le batelier nous attendait... Les derniers vœux et les adieux de Filippo, couronnement de ce qu'il a toujours été, le plus véritable ami.”

A bord du *Fiammingo*, 8 avril 1804.

“A huit heures, j'étais paisiblement assise sur le pont, avec la petite Anna et le cher Antonio. L'ancre était levée; le cri chantant des matelots, le cher *Yo! Yo!* se faisait entendre de toutes parts. J'ai senti se réveiller en moi le souvenir du 3 octobre de l'an passé, accompagné d'une douleur si poignante, que je ne croyais pas possible de la supporter. Très cher William, où es-tu maintenant? Je perds de vue la terre où reposent tes restes chéris, et ton âme est dans cette région de l'immensité où je ne puis aller te trouver. Mon Dieu! mon Père! Et cependant mon souvenir ne doit-il pas se rappeler avec amour toutes les dispositions de votre Providence? Etre conduite à une si énorme distance, dans une poursuite désespérée; soutenue des consolations de votre grâce à travers une suite d'épreuves où la nature, abandonnée à elle-même, aurait succombé; amenée à la lumière de votre vérité, quand les premières affections de mon cœur et de ma propre volonté lui étaient opposées; secourue et recueillie par l'amitié la plus tendre, tandis que j'étais si loin de tous ceux que j'avais jusqu'alors aimés! O mon Père et mon Dieu! souffrez que je vous bénisse tant que je vivrai; souffrez que je vous serve et vous adore tant que je respirerai!”

20 avril.

“ Il y a aujourd’hui trente-sept ans que mon William venait au monde. Ce jour de sa naissance, le passe-t-il au ciel? O mon ami bien-aimé, que mon âme serait heureuse si elle était réunie à la tienne! Quelle joie, si elle se retrouvait avec toi devant le trône de Dieu! Ah! si tu es encore dans les chaînes de la justice, comme je voudrais pouvoir partager ta peine et l’adoucir! Ne vous irritez pas contre moi, mon Sauveur; mais voyez mon désir et soyez-moi miséricordieux!

“ Mes chers petits enfants, point de fête joyeuse pour vous aujourd’hui! Et toi, chère Rébecca, sœur de mon âme, je ne sais quoi de plus fort que moi me dit que, toi aussi, tu es au ciel.”

21 avril.

“ Tant de jours passés à bord, et point de courage pour me mettre à écrire à mon journal! O mon Dieu! écoutez favorablement ma prière, acceptez mes larmes.

“ *Vous ne serez point tenté au delà de vos forces. Au sein même de votre épreuve, une voie se trouvera par où vous pourrez échapper.* Cette voie, Seigneur, il faut que je la cherche, ou je suis perdue. Point de ressources du dehors: c’est en votre saint nom, en lui seul que doit être mon refuge. Nous voilà donc en chemin une fois de plus, ne comptant que sur vous seul, précédés de votre bannière, et portant votre croix. Si cet ennemi que nous ne pouvons fuir paraît devant nous, nous le regarderons en face, en invoquant votre saint nom: Jésus, Jésus, Jésus!

“ Seigneur, fortifiez nos âmes! que tant de fermes propos ne soient pas de vaines paroles. Seigneur Jésus-Christ, ayez pitié de nous!

“ Quand mon âme met son espérance en son Dieu, se sentant prête à renoncer à tout en ce monde, et à tenir les plus chers liens de la vie pour moins que rien, au prix

de son amour; quand cette âme, sincèrement résolue à servir Dieu et à lui obéir, se voit assiégée par les bas mouvements de la nature; et malgré ses prières, ses larmes, ses pénitences les plus rigoureuses, tentée, du moins en apparence, de céder aux humiliantes suggestions du mal, ah! c'est l'œuvre assurément de l'ennemi du salut... Mais quoi! ne le sait-il donc pas? nous avons juré fidélité inviolable à notre Dieu. *Le Seigneur est avec nous.*

23 avril.

“ Cette journée, nous l'avons passée toute entière en vue des Pyrénées. Je ne pouvais me lasser de les contempler avec délices depuis leur base, noire comme le jais, jusqu'à leurs sommets éblouissants, couverts de neige et perdus au-dessus des nuages. Elles me parlaient si haut de Dieu! Mon âme leur répondait involontairement dans le doux langage de la louange. Le paisible mouvement de la mer, si calme qu'on pouvait y voir comme en un miroir la cime blanche des montagnes, colorée des feux du soleil; la lune qui apparaissait de l'autre côté du rivage; plus encore ce doux état d'une âme en paix avec elle-même, d'une âme fidèle à son cher Seigneur: tout a fait revivre en moi le souvenir des heures qui me furent les plus précieuses. Mon Dieu, mon Dieu! ne m'abandonnez pas!... Les Pyrénées séparent l'Espagne d'avec la France. Hélas! des centaines de lieues me séparent des chers Highlands de mon pays. Dieu! patience! espérance! ”

26 avril.

“ Nous avons passé les détroits, et j'ai vu Gibraltar, avec mille souvenirs amers de ce qu'avait souffert mon William ici quand nous y sommes passés ensemble.

“ Il y a deux journées dont je n'ai rien écrit, et pourtant je ne veux pas les oublier: l'une, où nous eûmes en

vue les grandes Alpes, qui séparent l'Italie de la France; l'autre, où nous fûmes arrêtés par un calme plat, en face de la ville de Valence, entourés de tous côtés par la flotte de lord Nelson. Nous fûmes abordés par le *Belle-Isle*; et le soir d'avant, nous l'avions été par l'*Excellent*, de soixante-quatorze canons."

25 mai.

"Le corail dans l'Océan est une branche d'un vert pâle. Retirez-la de son lit natal, elle devient ferme, ne fléchit plus, c'est presque une pierre. Sa tendre couleur est changée en un brillant vermillon: ainsi de nous, submergés dans l'océan de ce monde, soumis à la vicissitude de ses flots, prêts à céder sous l'effort de chaque vague et de chaque tentation.

"Mais aussitôt que notre âme s'élève, et qu'elle respire vers le ciel, le pâle vert de nos malades espérances se change en ce pur vermillon du divin et constant amour. Alors, nous regardons le bouleversement de la nature et la chute des mondes avec une constance et une confiance inébranlables."

## XI

La traversée fut longue.

Dans l'esprit de Mme Seton, l'étude, la réflexion, la prière, avaient dissipé tous les doutes. Elle était arrivée à la conviction, et sa résolution était prise. Mais elle savait qu'aux Etats-Unis le fanatisme laissait à peine aux catholiques le droit de vivre, et de douloureux problèmes se dressaient devant elle.

Les Filicchi avaient eu la délicate bonté de lui cacher la ruine complète de son mari; et, sous forme d'avance, ils lui avaient fait accepter une somme assez considérable.

Mais si Elisabeth ignorait encore sa ruine totale, elle savait parfaitement qu'elle allait se trouver, en arrivant à New-York, dans de terribles embarras d'affaires. Elle savait également que sa conversion au catholicisme allait la priver de tout conseil, de tout appui, de tout secours. Ni la famille de son mari, ni la sienne ne feraient plus rien pour elle.

Elle allait être abandonnée de tous. Seule, Rébecca lui resterait fidèle. Elle comptait sur son amitié à toute épreuve.

Filippo et Antonio Filicchi avaient sérieusement songé à ce qu'ils pourraient faire pour Elisabeth. Les Etats-Unis négociaient alors avec la France l'achat de la Louisiane. Bonaparte en demandait quatre-vingts millions, et les Etats-Unis consentaient à payer cette somme pourvu qu'on en détachât vingt millions qui seraient consacrés à indemniser les commerçants américains des captures illégalement faites par les croiseurs français. MM. Filicchi espéraient faire obtenir à Elisabeth une part de cette indemnité à laquelle lui donnaient droit les pertes subies par W. Seton durant la guerre. Mais cet espoir était bien faible, bien incertain.

3 juin.

Enfin, après cinquante-six jours de navigation, le *Frammingo* arriva à New-York. Madame Seton trouva ses quatre petits enfants qui l'attendaient; tous les siens étaient venus à sa rencontre, tous, excepté Rebecca. Ne la voyant point, Mme Seton pressentit un grand malheur. Elle ne se trompait point. Rébecca était fort malade et la mort allait bientôt emporter cette amie incomparable.

---

## JOURNAL D'ELISABETH.

4 juin 1804.

“C'est donc bien vrai, je serre encore mes chers enfants contre mon cœur. La nature me crie bien haut qu'ils n'ont plus de père; mais en même temps Dieu me répond: Je suis le père de ceux qui n'ont plus de père, le protecteur de ceux qui n'ont plus de protecteur. J'ai bien sujet de m'attacher à vous, mon Dieu, *quel autre que vous ai-je au ciel et sur la terre? Mon cœur et ma chair ont défailli, mais vous êtes ma force et mon partage à jamais.*

“La sœur de mon âme n'est pas venue à ma rencontre. Elle aussi a bien avancé son voyage vers sa demeure céleste. Je crois pourtant qu'elle ne voulait pas partir pour l'éternité, sans que je l'assiste au passage.

“Revoir celle qui a été la chère compagne de toutes mes joies et de toutes mes pensées, de mes chants d'actions de grâces et de mes hymnes de douleur; celle qui fut toujours, pendant tant d'années, à travers tant d'épreuves, la chère, la fidèle, la tendre amie de mon âme, hélas! la revoir perdue... l'ombre d'elle-même, prête à disparaître, avant peu de jours!

“Maison où tout semblait me sourire, intimité des deux sœurs, unies par la prière et par les célestes affections... hymnes du soir, lectures de chaque jour faites ensemble, contemplations au coucher du soleil; office des jours sacrés récité avec elle; baiser de paix, visite des pauvres veuves: tout est fini, fini pour toujours!... Et qu'aurai-je donc en échange? la pauvreté, les chagrins!... Mon mari, ma sœur, ma maison, tout ce qui faisait le charme de mon existence, plus rien... seulement la pauvreté, les chagrins! Eh bien! vous aussi, pauvreté, chagrins, transformés par la grâce de Dieu, vous allez devenir mes amis les plus chers. Le monde n'aperçoit de vous que vos tristes livrées;

mais, sous ces froides réalités, mon âme voit la palme de la victoire, le triomphe de la foi, et les douces traces de mon Rédempteur, qui conduisent en droite ligne à son royaume éternel.

8 juillet 1804.

“Ce jour a été pour ma Rébecca son jour de naissance au ciel. Plus de veilles dans la douleur maintenant, sœur chérie; plus de ces longues heures passées dans une angoisse voisine de la mort. Les prières de chaque moment, interrompues par les souffrances et les larmes, sont remplacées maintenant par l'alléluia éternel. Les anges bénis, qui furent si souvent témoins de nos faibles efforts, vous enseignent maintenant les cantiques de Sion. Chère, chère âme, nous ne prolongerons plus nos prières, à genoux, l'une à côté de l'autre, à l'heure où le soleil est à son déclin, nos cœurs unissant leurs soupirs vers le *Soleil de justice*; il vous a maintenant reçue dans sa lumière qui ne s'éteindra jamais! Nous ne chanterons plus ensemble les louanges du Créateur, les yeux fixés sur les astres des nuits au fond des cieux calmes et purs; vous êtes réveillée aux joies éternelles. Nous n'entendrons plus parmi nous cette voix chérie qui consolait le cœur de la veuve, avertissait l'âme oublieuse, inspirait l'amour de Dieu, et n'avait pour tous que des paroles de tendresse et de paix.

“La matinée de ce jour fut d'une beauté inaccoutumée. Quand les teintes roses de l'aurore commencèrent à resplendir au ciel, l'âme de Rébecca sembla se réveiller de cette torpeur qui précède souvent la mort, et qui, s'étant appesantie par degrés sur elle, lui avait apporté du calme pendant la nuit. Elle me montra du doigt, juste en face de sa fenêtre, un léger nuage, tout baigné de lumière et de soleil; et souriant d'un doux sourire: “Chère sœur, me dit-elle, si ce rayon de gloire est si délicieux, que sera donc la présence de notre Dieu dans le ciel!”...

“ Elle disait : “ Nous vous louons et nous vous glorifions avec les anges et les archanges et tous les habitants des cieux. *Ce jour est le jour précieux du repos.* Chère sœur, croyez-vous que ce soit ici le jour de mon bienheureux repos? Ah! vous m’avez désappointée hier, quand vous m’avez dit que mon pouls était plus fort. Mais *Celui qui a promis est fidèle.* Je puis bien l’assurer, il est fidèle. . . Nous parlâmes ensuite de la douce et constante tendresse que nous avions eue l’une pour l’autre, et nous demandâmes avec ferveur à Dieu que cette délicieuse affection, commencée sur la terre, reçût son perfectionnement au ciel. “ Et maintenant, dit-elle, tout est prêt. Fermez les fenêtres, chère sœur, et remettez ma tête tout doucement sur l’oreiller, pour que je puisse un peu dormir.” Ce furent là ses propres paroles. Je lui dis : “ Ma chère, je n’ose pas vous remuer, si je n’ai quelqu’un pour m’aider. — Et pourquoi donc pas? demanda-t-elle, tout est prêt.” Elle comprit alors que j’avais peur de ce qui pourrait arriver si je la remuais. Ma tante entra dans sa chambre. Comme je vis qu’elle désirait tant qu’on la remuât, je soulevai sa tête, et je l’attirai un peu vers moi. A ce moment, elle poussa de grands soupirs, et elle passa entre mes bras, en moins de quelques minutes, sans un gémissement. Celui qui sonde les cœurs, et qui connaît la source de nos tendresses les plus intimes; celui-là seul connaît ce que je perdis en cet instant. Mais la pensée du bonheur inexprimable qu’elle allait posséder me fit imposer silence à la voix de la nature.”

A cette heure accablante, la nature pourtant devait crier bien haut. Elisabeth savait quel affreux vide l’annonce de sa résolution allait faire autour d’elle. En perdant Rebecca, elle perdait la sympathie, le soutien sur lequel elle avait compté. “ Pas une de mes peines, pas une de mes épreuves qu’elle n’eût fait tout sienne ” disait-elle plus tard.

## XII

Filippo Filicchi connaissait personnellement Mgr Carroll <sup>(1)</sup>. Pendant son séjour en Amérique, il avait même eu avec lui d'étroits rapports, et il désirait qu'il achevât l'œuvre commencée à Livourne. Il croyait que l'évêque des Etats-Unis pouvait mieux que personne aviser la convertie; et en se séparant de Mme Seton, il lui avait donné une chaleureuse recommandation. Mais toute à sa sœur mourante, elle avait différé d'envoyer la lettre à Mgr Carroll.

Antonio Filicchi n'était plus à New-York, mais à Boston où ses affaires le retenaient, et il pressait Elisabeth de ne pas tarder davantage à déclarer qu'elle abandonnait le protestantisme. Se croyant inébranlable, elle n'hésita pas à suivre ce conseil peu prudent.

On sait qu'aux Etats-Unis le catholicisme était alors en exécration et en mépris. Le seul nom de papiste y soulevait le cœur. Dans le Maryland, la foi avait été presque aussitôt étouffée par les sectaires ingrats que la charité avait reçus à bras ouverts. Toutes les sectes s'unissaient dans cette violente passion contre l'Eglise romaine, et la conversion d'un protestant au catholicisme entraînait une véritable déchéance sociale.

Aussi, quand Mme Seton annonça qu'elle était résolue de se faire catholique, ce fut d'abord dans sa famille une vraie stupeur, puis des emportements incroyables.

Elisabeth avait prévu la fureur des siens, et cette tempête la laissa fort calme. Mais, la première indignation passée, ses parents comprirent que la colère n'obtiendrait rien, et, se contentant de lui montrer une douleur extrême, ils firent appel à son cœur, à ses chers et douloureux souvenirs.

---

(1) Evêque de Baltimore et premier évêque des Etats-Unis.

On lui prodigua les marques d'estime, de confiance, on l'entoura de soins, de tendresse, la suppliant de ne pas se couvrir d'opprobre, de ne pas déshonorer sa famille.

Son ancien pasteur, M. Hobart, — homme admirablement doué — intervint. Une amitié qui datait de l'enfance l'unissait à Elisabeth, mais il ne lui fit pas le moindre reproche. Il se contenta de lui demander de vouloir bien étudier avec lui la religion qu'elle voulait abandonner.

Elisabeth eut l'imprudence d'y consentir, et le résultat de ces discussions fut de la replonger dans le doute.

A cette âme affamée d'adoration, de vérité, aucune situation ne pouvait être plus cruelle; et après avoir fait part à Antonio de ses irrésolutions, Mme Seton ajoutait: " Supplication à Dieu, prière incessante, c'est là maintenant ce que je puis regarder comme mon unique refuge... prière en tout temps, prière en tout lieu. Réellement, Antonio, mon frère très cher, je prie, je prie si continuellement que ma pensée, je crois, n'est plus qu'une prière. Quand je me réveille de mon court sommeil, il me semble que je l'ai employé à prier. Mes pauvres yeux sont presque aveugles à force d'avoir pleuré; car le moyen d'implorer la faveur que je demande, sans un torrent de larmes et sans toute l'émotion du cœur? Mes enfants disent continuellement: " Pauvre maman! pauvre maman!" Réellement, ils sont plus gentils que jamais, parce qu'ils ne veulent pas ajouter à ma tristesse. Elles sont douces cependant ces larmes; elles sont douces ces peines; et grande est ma consolation, de voir que si la source toute-puissante de la lumière ne me visite pas encore de ses bienheureuses clartés, au moins ne permet-elle pas que je demeure satisfaite et insensible au milieu de mes ténèbres."

Peut-être n'est-il pas ici-bas un spectacle plus digne de Dieu que ce travail d'une âme qui cherche la lumière; mais

l'étoile disparue ne se levait pas. "Les Ecritures, ma consolation autrefois, et mes délices, me sont devenues une source de peines, écrivait Mme Seton. Chaque page que j'ouvre jette le trouble en ma pauvre âme. Je tombe à genoux, et aveuglée par mes larmes, je crie vers Dieu pour qu'il m'instruise lui-même... Autrefois, après les six jours écoulés, avec quelle joie je voyais arriver le cher jour du dimanche, comme l'ample dédommagement de n'importe quels chagrins ou soucis que j'avais pu avoir pendant la semaine. Maintenant c'est avec inquiétude que je consulte le coucher du soleil, tant j'ai peur qu'il ne m'annonce une belle matinée qui m'ôterait toute excuse pour ne pas aller à l'église.

"Quand je passe le long de la rue qui conduit à notre église, mon cœur se débat, et il s'écrie: "Oh! Seigneur, dites-moi où je dois aller!" Avant de quitter la maison, je demande toujours à Dieu de me pardonner si vraiment je passe devant la demeure où il réside, sans m'y arrêter. Et quand je me trouve à l'église, oh! combien souvent mon âme se sent appelée dans la petite chapelle de *Santa Catarina*, là où je me suis vue tant de fois à côté de votre *Amabilia*... Si votre Eglise est celle de l'Antechrist, si votre culte est une idolâtrie, mon âme partage ce crime, malgré la résistance de ma volonté. Si vous pouviez savoir, mon frère, tout ce qu'on offre à mon esprit d'images horribles, révoltantes, pour m'éloigner de votre Eglise, vous diriez qu'il est impossible que j'en fasse jamais partie, à moins qu'une voix descendant du ciel ne vienne directement m'y appeler (1).

A la date du 6 septembre 1804, Mme Seton écrivait à Mme Antonio Filicchi:

"Jusqu'à présent, je n'avais pas souffert l'épreuve d'une si triste lassitude de la vie. Mes délicieux petits enfants,

---

(1) Lettre à Anonio Filicchi.

autour de la table où ils étudient, ou près de mon foyer le soir, me font oublier un peu cet indigne abattement, qui vient, je crois, de la continuelle application de mon esprit à tous ces livres qu'on m'apporte pour mon instruction, et surtout, aux prophéties de Newton. Ce n'est pas que votre pauvre amie se trouble aisément des faits sur lesquels ce livre s'appuie... Cependant, il m'est resté dans le cœur une impression si pénible, si triste, que tout en est assombri, troublé. Je dis les psaumes de la pénitence, sinon dans l'esprit du prophète royal, du moins avec ses larmes. *Elles se mêlent réellement à ma nourriture; elles baignent la couche de votre pauvre amie.* En même temps, je sens en moi une telle confiance en Dieu, qu'il me semble qu'il n'a jamais été si véritablement mon Père et mon tout. A notre prière du soir, Anna me caresse doucement, pour obtenir que je dise le "Je vous salue, Marie"; et les autres enfants s'écrient tous ensemble: "Oh! apprenez-le-nous, apprenez-le-nous, chère maman". Jusqu'à la petite Rébecca, qui essaie de le balbutier, elle qui peut à peine parler. Et moi, je demande à mon Sauveur: Pourquoi ne le dirions-nous donc pas? S'il est quelqu'un au ciel, assurément ce doit être sa mère. Les anges, qu'on nous représente s'intéressant si fort à nous sur la terre (1), sont-ils plus compatissants, plus puissants qu'elle? O Marie, notre mère! oh! non, il n'en peut être ainsi. C'est pourquoi, avec la confiance et la tendresse d'une de ses enfants, je la supplie d'avoir pitié de nous, et de nous conduire à la vraie foi si nous n'y sommes pas. Je la supplie d'obtenir la paix à ma pauvre âme, afin que je sois une bonne mère pour mes pauvres chers enfants."

Jamais la dévotion des catholiques envers la sainte Vierge ne répugna à Mme Seton. Son amour pour Jésus-Christ avait fait naître en son cœur une profonde vénéra-

---

(1) L'anglicanisme admet le culte des anges.

tion pour Marie. " Ah! écrivait-elle, avec quelle joie je baiserais les pieds de Celle qui fut sa mère, et lui prodiguerais les marques de mon respect."

MME SETON A MME ANTONIO FILICCHI.

25 septembre 1804.

"Votre Antonio n'aurait pas été content de moi, s'il m'avait vue aujourd'hui dans Saint-Paul, l'église protestante épiscopaliennne. Mais le désir d'avoir la paix, joint à un certain sentiment des convenances, l'a emporté. Toutefois, j'ai été prendre place dans un banc de côté, d'où je me trouvais tournée dans la direction de l'église catholique qui est justement en face, dans la rue la plus proche. Je me suis surprise vingt fois, m'entretenant avec le saint Sacrement, là tout à côté, au lieu d'avoir les yeux fixés sur l'autel nu et dépouillé devant lequel je me trouvais, ou de prêter mon attention à la récitation des prières. Et puis, des larmes sans fin, des soupirs profonds, silencieux, comme le jour où j'entrai pour la première fois dans votre église bénie de l'Annunziata, à Florence; tout en moi, larmes, pensées, soupirs, venant se perdre dans un seul et unique désir, celui de connaître la voie la plus agréable à mon Dieu, quelle qu'elle puisse être.

"J'entendis M. Hobart qui disait: "Comment pouvoir s'imaginer qu'il y ait autant de Dieux que de milliers d'autels, etc.?" Je ne puis m'empêcher de sourire encore du sérieux qu'il avait en disant cela.

"Il y a bien des années, je lisais cette pensée dans je ne sais plus quel vieux livre: "Lorsque vous dites qu'une chose est un mystère, et que vous ne la comprenez pas, vous ne dites rien contre le mystère lui-même; vous reconnaissez seulement les bornes de votre science et de votre entendement, qui ne saurait comprendre un millier d'autres choses

dont vous tenez la certitude pour absolument incontestable.”

“ Il est une autre pensée qui me vient souvent à l'esprit. Si, comme on me le dit, elle n'était pas vraie, cette religion qui a donné au monde les célestes consolations attachées à la foi en la présence réelle d'un Dieu s'offrant lui-même dans le sacrement de l'autel, pour nourrir les pauvres voyageurs errants au milieu de ce désert terrestre, comme la manne autrefois nourrissait les Hébreux, dans le désert de Chanaan; si elle n'était pas vraie, cette religion; si elle était une œuvre ou une invention humaine, Dieu ne nous aimerait donc pas, nous, les enfants de sa rédemption, nous, les rachetés du précieux Sang de son cher Fils, autant qu'il a aimé les enfants de l'ancienne loi? Il voudrait donc que nos églises restassent désertes avec leurs murailles nues, avec nos autels qui ne possèdent ni l'arche sainte, ni aucun des anciens et précieux gages de son amour pour nous? On me dit que je dois *honorer Dieu en esprit et en vérité*; mais mon pauvre esprit s'assoupit sans cesse, ou s'en va errant çà et là, faute d'avoir où fixer son attention. Pour dire la vérité, très chère Amabilia, quand je suis devant une image du crucifix que j'ai trouvée il y a quelques années dans le porte-feuille de mon père, je me sens dans une plus véritable union de cœur et d'âme avec Dieu, que je n'en sens dans le... Mais ce que j'allais dire est une folie, car la vérité ne dépend ni des gens qui sont autour de nous, ni du lieu où nous nous trouvons. Je puis dire seulement que je soupire et languis du désir d'adorer notre Dieu dans la vérité; et que si je ne vous avais jamais rencontrés, vous autres catholiques, et que cependant j'eusse lu les livres que M. Hobart m'a apportés, ils m'auraient à eux seuls jetée dans un abîme de doutes et d'incertitude. Oh! mes doutes pourtant, ils me servent tant à calmer mon esprit devant Dieu, par la certitude qu'ils me donnent de la pitié qu'il doit avoir pour moi; lui qui sait que l'unique objet de

mon cœur est de lui plaire; de lui plaire à lui seul, étroitement unie à lui dans cette vie et dans l'éternité; lui qui sait qu'aux heures de la nuit la plus profonde — c'est bien vrai, Amabilia, ce que je vous dis là — je suis souvent demeurée dans ma détresse, les yeux attachés sur la muraille, regardant à travers mes larmes; et plutôt que de croire que Dieu voulût délaisser ou abandonner une créature si malheureuse, m'attendant à voir son doigt écrire sur ce mur pour me consoler."

Mais la lumière ne venait pas. Mme Seton écrivait à Antonio Filicchi:

"Ma pauvre âme est de plus en plus incertaine et troublée. Ce n'est pas qu'elle manque de prier et de s'entretenir avec son Dieu; — mes prières sont, au contraire, plutôt multipliées que négligées; — mais, comme un oiseau qui se débat dans un filet, elle est là tremblante et qui ne peut se dégager de toutes ses craintes.

"Cette après-midi, après que j'eus envoyé mes petits enfants à leurs jeux, je me suis jetée à genoux dans ma petite chambre. Et là, seule en présence de Dieu, j'ai considéré ce que je devais faire, ce que m'indiquait mon devoir le plus sacré. Devais-je encore relire les premiers livres que m'avait remis M. Hobart? Mais mon cœur s'est révolté à cette pensée: car c'est là que se trouvent toutes les noires accusations; et les trouver ainsi reproduites toutes à la fois m'est un supplice. Ou bien, devais-je encore revoir ceux de mes livres qui traitent de la doctrine catholique"...

"Vous me recommandez de ne pas négliger les *Vies des Saints*. Je le voudrais que je ne le pourrais. Elles m'intéressent tellement que je leur consacre en entier le peu de moments que je puis saisir pour la lecture; j'y trouve le soulagement de mon esprit, en ce qu'elles amoindrissent ses troubles et les réduisent presque à rien par la comparaison.

Quand je lis que Saint Augustin demeura si longtemps dans un état d'esprit plein d'hésitation entre la vérité et l'erreur, je me dis : Aie patience, Dieu finira par t'amener au bercail.— Et ces leçons de remoncement, de pauvreté volontairement acceptée, si saint François de Sales, si la vie de notre cher Seigneur ne m'avait pas appris déjà de combien de grâces et de vertus elles sont accompagnées, je ne laisserais encore pas de les souhaiter, tant mon désir est grand de ressembler par quelque côté à ces chers saints. Antonio, Antonio, comment ma pauvre âme ne peut-elle se tenir pour satisfaite, quand elle sait que votre religion est la même aujourd'hui qu'a été la leur? Comment peut-elle hésiter? Pourquoi faut-il qu'elle se débâte? Le Tout-Puissant, lui seul, la déterminera. Les protestants disent que je suis en état de tentation. Vous allez le penser comme eux. Quoi qu'il arrive, le Tout-Puissant sera mon défenseur, non pour aucun mérite de ma part, mais pour le nom de Jésus-Christ."

"Rien de nouveau. Cette pauvre âme se traîne toujours dans la même voie. Comme une barque sur l'Océan, elle flotte à la dérive, éloignée du port; si elle en approche, on ne saurait le voir mais soutenue par l'espérance qu'elle a mise en Dieu qui ne la laissera pas périr.

"Passant devant l'église romaine, je m'arrêtai à lire les inscriptions sur les tombes; puis j'élevai mon cœur à Dieu, le prenant pour mon juge. Quelle joie ce serait pour moi, si je pouvais entrer ici et baiser les marches de son autel!... Visiter ici mon Sauveur, répandre, chaque jour, mon âme en sa présence, ah! c'est mon suprême désir. Mais, Antonio, est-ce que jamais j'oserais apporter en ce lieu mon esprit hésitant, troublé, irrésolu?"...

"N'est-ce pas, Antonio, vous qui savez où appuyer votre esprit d'un appui si sûr, vous devez sourire de ce que vous dit votre pauvre sœur, comme on sourirait des divagations

d'une imagination malade. Mais songez qu'ici mon âme est en jeu! et ces chers petits enfants, qui partageront mon erreur soit que je change ou que je demeure où je suis! Le point terrible pour moi, c'est d'avoir un esprit tourné par ce qu'il a d'instruction, tandis que mon âme n'a pas la lumière. A un tel mal, il n'y a qu'un remède. *Mon Dieu, enseignez-moi le chemin où je dois marcher. Je remets mon esprit entre vos mains; Seigneur que voulez-vous que je fasse?...* A propos d'une foulure au pied, M. Hobart a envoyé savoir de mes nouvelles; me voici très contente d'avoir une excuse pour ne plus entendre ces conversations qui ne mènent à rien."

## XIII

Très affligé des nouvelles reçues, M. Filippo Filicchi écrivait de Livourne à Mme Seton:

"Quand vous nous avez quittés, aucun doute ne demeurait dans votre esprit. Quelle imprudence d'avoir soumis votre détermination à la censure de ceux qui ne pouvaient évidemment manquer de la combattre ni d'introduire le trouble et l'inquiétude dans votre conscience! L'agitation et l'angoisse se sont emparées de votre esprit; votre cœur est devenu pusillanime, vos résolutions se sont évanouies, votre raison s'est couverte de nuages, votre entendement s'est rempli d'obscurité."

Et, après avoir répondu point par point aux difficultés soulevées par M. Hobart et les théologiens protestants, ramenant la question au point capital, il ajoutait:

"Retenez bien l'argument que voici, et cessez de fatiguer votre esprit par des controverses:

"Tous les chrétiens savent que Jésus-Christ a établi une Eglise, et qu'il sera avec elle jusqu'à la consommation des siècles. Saint Paul appelle cette Eglise *la ferme colonne de la vérité.*

“ Il faut qu’il y ait une Eglise véritable, laquelle doit être aussi ancienne que le christianisme lui-même.

“ Tous nos efforts doivent avoir pour objet de chercher quelle est l’Eglise véritable parmi les sociétés chrétiennes qui réclament ce privilège. Lorsque nous avons trouvé cette église, nous n’avons plus besoin d’une plus longue étude. Croyons ce qu’elle nous enseigne, puisque la vraie Eglise ne peut errer.

“ Un tel privilège ne saurait être revendiqué par des institutions nouvelles. Que si, pour s’en prévaloir, elles veulent fonder leur droit sur la succession d’une autre Eglise, voici à quel argument elles ont à répondre: L’Eglise dont vous procédez était dans la vérité ou dans l’erreur. Si elle était dans la vérité, vous avez eu tort de changer sa doctrine; si elle était dans l’erreur, vous-même êtes dans l’erreur. Succession légitime et innovation, sont choses qui se contredisent. L’étude de la religion ne saurait être difficile. Il faut qu’elle soit à la portée de l’entendement de chacun. Les controverses ne produisent pas de bien.

“ Ceux de votre clergé s’efforceront toujours de détourner votre attention des principes que je viens d’exposer, et chercheront à vous entraîner dans un labyrinthe de controverses. S’ils réussissent à porter la confusion dans votre esprit, ils auront gagné la bataille. Vous ne serez plus protestante; mais du moins vous ne serez pas catholique.”

Cependant la lutte se continuait dans l’âme d’Elisabeth. Le 19 décembre 1804, elle écrivait à M<sup>me</sup> Antonio Filicchi:

“ Le croiriez-vous, Amabilia? dans le désespoir de mon cœur, je suis allée dimanche dernier à l’église de Saint-Georges. Une église anglicane. L’angoisse qui me torturait était si pressante, que je me suis adressée droit à Dieu, et je lui ai dit: “ Puisque je ne puis découvrir la voie qui vous plaît davantage, à vous, à qui seul je désire plaire, tout

au monde m'est indifférent. Jusqu'à ce que vous m'ayez montré la voie dans laquelle vous voulez que je marche, je continuerai à me traîner dans le sentier où vous avez permis que je sois née; et même j'irai de nouveau au sacrement où j'avais coutume de vous trouver autrefois." — J'y allai en effet; et ma bonne vieille Mary se trouva bien heureuse quand je lui demandai de veiller sur mes enfants à ma place jusqu'à mon retour. Mais si je quittai la maison protestante, j'y revins catholique, à ce que je crois, puisque j'y revins avec la résolution de ne plus retourner chez les protestants, m'étant sentie infiniment plus troublée que je n'aurais jamais imaginé pouvoir l'être. Je l'avais été à un tel point, qu'inclinant mon cœur devant l'évêque pour recevoir son absolution, qu'il donne publiquement, et à tous ceux qui sont présents dans l'église, je n'avais pas senti la moindre foi en ses prières. J'aurais préféré cent fois entendre la formule apostolique pour la rémission de mes péchés; cette formule dont ils ne veulent plus, et même qu'ils repoussent, à ce que je vois, d'après les livres de M. Hobart.

"J'allai tremblante à la communion, à demi-morte de ma lutte intérieure. Lorsque j'entendis ces mots: *Le corps et le sang du Christ!* oh! Amabilia, il n'y a point de paroles pour dire le supplice où je fus! Je me souvins que dans les éditions précédentes de mon livre de prières, du temps que j'étais enfant, on n'enseignait pas comme aujourd'hui, qu'on reçoit le sacrement *spirituellement*... Revenue chez moi, je ne pus supporter, pour la première fois de ma vie, les douces caresses de mes enfants chéris."

Ces tortures d'esprit avaient usé les forces de Mme Seton; elle n'était plus que l'ombre d'elle-même, un squelette, disait-elle.

L'espérance l'avait abandonnée; et, ne croyant pas possible d'arriver à la lumière, elle prit la triste résolution de cesser toute recherche, toute étude religieuse, et de ne plus s'attacher jusqu'à sa mort à aucune religion.

Quelques jours plus tard, Mme Seton se trouvait seule un soir, à son foyer.

C'était le 6 janvier. Chez les protestants, l'Épiphanie est une grande fête; et, amèrement désolée, Elisabeth sondait le vide affreux que l'absence de tout culte avait fait dans sa vie.

Longtemps elle resta ainsi, se demandant ce qu'elle allait devenir, comment elle pourrait supporter l'existence.

Un volume de Bourdaloue se trouvait à portée de sa main. Par un retour presque machinal aux pieuses habitudes du passé, elle le prit et l'ouvrit précisément au sermon de l'Épiphanie, au passage admirable où l'orateur retrace l'épreuve qui fut imposée aux Mages, par la disparition de l'étoile.

Elle lut ces pages qui semblaient écrites pour elle; et le conseil de s'adresser aux prêtres que Bourdaloue donne à ceux qui ont perdu la foi l'impressionna comme un ordre venu d'en haut. Sur l'heure, elle écrivit à l'abbé de Cheverus dont elle avait souvent entendu parler et qui était alors à Boston. "Si M. de Cheverus n'eût écouté que l'inspiration de son zèle, il serait parti à l'instant pour New-York," dit l'historien de sa vie. N'osant risquer cette démarche, il invita Mme Seton à lui soumettre par écrit ses difficultés. Elle le fit: et les réponses du proscrit apôtre dissipèrent ses doutes.

L'Église catholique, "toujours attaquée, jamais vaincue," lui apparut dans sa grandeur, dans sa majesté, avec ses caractères d'unité, d'autorité et d'infailibilité. La conviction se fit dans son esprit, et le 15 février 1805, elle écrivait à Mme Antonio Filicchi:

...Ils me disent maintenant de prendre garde; que je suis mère, et que je répondrai de mes enfants au jugement de Dieu. Je le sais: et de plus, j'ai été bien avertie par M. Hobart des conséquences que leur religion aura pour eux

et pour moi, au point de vue des intérêts de ce monde. N'importe ce qu'il en sera, j'irai maintenant avec calme et fermeté à l'Eglise catholique; car si la foi importe tant à notre salut, je veux chercher la vraie foi à la source d'où elle est sortie; je la veux chercher parmi ceux qui l'ont reçue de Dieu lui-même...

“ Venez donc, mes petits enfants, suivez-moi. Nous irons ensemble au jugement. Nous présenterons à Notre-Seigneur ses propres paroles; et s'il nous dit: “ Insensés, vous n'avez pas compris ce que je vous ai dit! ” nous lui répondrons: “ Seigneur, puisque vous avez dit que vous seriez toujours, et jusqu'à la fin des siècles, avec cette Eglise que vous avez cimentée de votre sang précieux; si depuis vous l'aviez abandonnée, ce serait donc votre parole qui nous aurait égarés.”

## XIV

“ Entre la conviction et l'action, il y a loin chez la plupart des hommes.”

Mais il n'en fut pas ainsi chez Mme Seton; et, le 14 mars 1805, dans la pauvre petite église de Saint-Pierre, — la seule église catholique qu'il y eût alors à New-York — elle abjura solennellement le protestantisme.

M. O'Brien, le desservant de la congrégation irlandaise, reçut son abjuration et Antonio Filicchi en fut le témoin.

“ Je m'en revins chez moi, disait Elisabeth, le cœur léger et la tête calme, pour la première fois depuis bien des mois, conjurant Notre-Seigneur d'enfoncer mon cœur le plus avant possible dans son côté ouvert. Oh! les délices de cette journée avec mes enfants chéris. Oh! la joie de ce cœur

---

(1) M. William O'Brien l'avait bâtie avec les aumônes qu'il était allé recueillir dans l'Amérique du Nord, après la promulgation de la liberté de conscience par le Congrès.

ravi d'allégresse en Dieu, tandis qu'entourée de ces bien-aimés, je me mêlais à leurs aimables divertissements."

Toujours, elle mit par-dessus tout le bonheur d'appartenir à l'Eglise. "Le monde! disait-elle, je le donnerais pour aider une seule âme à entrer en possession d'un bonheur semblable (1) à celui qui m'a été donné.

Elle fit sa première comunion le 25 mars.

"Que les choses de la terre aillent maintenant comme elles veulent... *Je l'ai reçu!*... écrivait-elle à Mme Filicchi. Quelles solennelles impressions la veille au soir! Quelles craintes de n'avoir pas fait tout ce qu'il fallait pour me préparer! En même temps quels transports de confiance joyeuse et d'espérance en sa bonté. Mon Dieu, jusqu'au dernier soupir de ma vie, je me rappellerai cette veille passée dans l'attente de l'aube du matin, ce cœur agité, tremblant, si impatient de partir... Cette longue course avant d'arriver à la ville, chaque pas me rapprochant de la rue, de l'église; plus près encore de l'autel; plus près encore du tabernacle, d'où il allait descendre pour prendre possession de cette pauvre demeure, si entièrement à Lui! Et quand il fut venu, cette première pensée dont il me souvienne: *Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés!* car il me semblait que mon Roi était venu pour prendre possession de son trône; tellement qu'au lieu de la bienvenue, humble et tendre, que j'avais pensé lui faire, je ne trouvais plus en moi qu'un sentiment de triomphe, de joie, d'allégresse, de ce que mon Libérateur était venu: mon défenseur, mon bouclier, ma force, mon salut, pour ce monde

---

(1) Comme elle était sur son lit de mort, quelqu'un lui ayant demandé :

—Quelle est la plus grande grâce que vous pensez avoir reçue de Dieu ?

—C'est d'avoir été amenée à l'Eglise catholique, répondit-elle vivement et sans la moindre hésitation.

et pour l'autre. A ce moment, mon cœur se dilatait dans ses transports... et maintenant, ce qu'il faut, c'est produire des fruits."

Les fruits bénis allaient croître et mûrir au milieu des plus rudes épreuves. Aussitôt que l'abjuration d'Elisabeth fut connue, ses parents rompirent violemment avec elle. Cécilia et Harriet Seton — une toute jeune fille et une enfant — continuèrent seules de la voir quelquefois. Tous ses autres parents ne lui montrèrent plus que de la haine ou du mépris. Elle fut exclue de la bonne société, abandonnée et méprisée de tous, excepté de ses amies, Mme Sadlier et Mme Duplex.

Pour comble d'affliction, les affaires de la succession, déjà plus qu'embarrassées, se compliquèrent d'une façon désastreuse, et personne ne voulut prendre les intérêts de Mme Seton.

Un héritage, qui lui était assuré, passa même, après sa conversion, sur une autre tête.

"Hosannah! écrivait Elisabeth, la foi en son triomphe est joyeuse... C'est à l'heure de la peine, de l'affliction, qu'elle sent surtout sa joie. Pendant que je suis là fatiguée, pareille à l'oiseau de passage, qu'il m'est doux de voir la foi qui se tient toujours en tête, et fait signe à l'âme épuisée, harassée, pour l'encourager à se soutenir sur ses ailes, et à presser sa course en avant."

Cependant il fallait vivre et faire vivre cinq enfants. La sollicitude d'Antonio Filicchi était toujours en éveil; sa bourse s'ouvrait avec une fraternelle facilité. Mais Elisabeth voulait se suffire. Elle essaya d'abord de tenir une pension pour les élèves qui fréquentaient une académie des faubourgs; puis, à deux reprises, elle ouvrit une école. Ces tentatives furent infructueuses; mais, à force de démarches

et d'instances, Mme Duplex finit par lui obtenir de l'emploi chez un protestant, M. Harris, qui dirigeait un établissement d'éducation.

## XV

Cette jeune femme, qui avait été l'une des reines de l'élégance, eut alors à se plier à toutes les exigences d'une vie étroite et dépendante.

Levée avant le jour, tandis que ses enfants reposaient encore, elle allait entendre la messe à l'église Saint-Pierre. Toute la journée était employée aux soins domestiques ou à l'enseignement.

Le soir venu, Mme Seton ouvrait son piano et faisait danser et chanter ses enfants: c'était sa seule récréation; et, quand les petits étaient endormis, elle travaillait à leurs vêtements.

A la date du 2 octobre 1805, elle écrivait à Antonio Filicchi:

“ Ma conscience me reproche réellement, mon cher Antonio, de ne vous avoir pas encore écrit à Boston, comme vous me l'aviez demandé. Pour vous dire la pure vérité, j'ai été si occupée à préparer des vêtements d'hiver pour mes enfants, que l'heure que je voulais employer à écrire au meilleur des frères a toujours été prise d'une manière ou d'une autre. Je travaille pourtant jusqu'à minuit, et quelquefois jusqu'à une heure du matin. Si vous pouviez imaginer quelle occupation c'est de raccommo-der et retourner ces vieilleries pour en faire quelque chose de bon.”

La fière nature d'Elisabeth se révoltait parfois contre les assujettissements et les humiliations de sa vie. C'était l'occasion d'une lutte d'autant plus méritoire qu'elle était plus obscure. Du reste, chaque jour ajoutait à sa paix, et la sainte communion lui était une source inépuisable de joie.

“ Qu'elle est douce, écrivait-elle dans son journal, qu'elle est douce la présence de Jésus; qu'elle a de consolations pour l'âme accablée, languissante! elle apporte une soudaine paix; elle est un baume à toute blessure. O céleste bonheur! ô délices au delà de toute expression...

“ Qui sera mon refuge maintenant? C'est Jésus!... Jésus, que je trouve partout... jusque dans l'air que je respire. Oui, partout; et dans ce sacrement, sur cet autel, aussi actuellement, aussi réellement présent que mon âme est présente à mon corps; et aussi dans ce saint sacrifice, offert maintenant, chaque jour, comme il a été offert un jour sur le Calvaire. Miséricordieux Sauveur, rien se peut-il comparer à notre bonheur et à vos bienfaits? Adoré Seigneur, augmentez ma foi, perfectionnez-la, couronnez-la. Elle est votre propre don; et le plus cher de tous, le plus précieux! Après m'avoir tirée de l'abîme, portée dans vos bras à votre bercail, gardez-moi dans vos doux pâturages et conduisez-moi vers la demeure éternelle.”

“ Jésus est donc là, nous pouvons aller à Lui, le recevoir, il nous appartient! Nous pourrions méditer cette pensée et l'approfondir pendant l'éternité, que nous n'en saisirions pas encore la réalité, si ce n'est par notre foi. Il est là! pensée céleste, vérité certaine!...

“ Disons sans cesse son nom d'amour, comme un ravissant murmure. Il nous gardera des bruits discordants qui se font autour de nous. Le reste ne se peut exprimer. L'harmonie du ciel commence pour nous quand le silence se fait sur tout ce qui est du monde, et que nous disons et redisons encore: “ Jésus, Jésus, Jésus! ”

“ Hélas! combien l'appellent par son adorable nom, tandis qu'ils vont le chercher là où il ne réside pas; ne voulant pas le reconnaître ici, sur son autel.

“ Qui de nous, ayant goûté, ne fût-ce qu'une fois, combien le Seigneur est doux dans son sacrement et dans son véritable sanctuaire; qui de nous, ayant trouvé le pain qui

alimente son âme, la force qui soutient son travail, l'hostie de sa propitiation et de ses actions de grâces, son espérance, son refuge, pourrait penser sans angoisse à ce culte dépouillé, dépourvu de consolation, auquel sont réduits ceux qui ne connaissent pas le trésor de notre foi? Triste culte, fondé sur des mots dont ils n'ont rien pris que l'ombre; tandis que nous jouissons de la substance adorable, dans le plus intime de nos cœurs. Culte glacé, quand on le compare avec les délices de notre oblation de chaque jour, dans laquelle Jésus intercède pour nous!"

"O mon âme, lorsque la nature infirme succombe, lorsque nous sommes lasse de nous-même, affaiblie de tous côtés, découragée par des rechutes continuelles, accablée de soucis et de tristesse, venons tout mettre à ses pieds avec suavité et douceur. Réconciliée, encouragée par celui qui le représente sur la terre, tremblante toutefois, et pénétrée du sentiment de nos imparfaites dispositions, approchons-nous de la source de toute grâce!... Adoration, gratitude, amour, joie, paix, contentement céleste!"

## XVI

Harriet et Cécilia Seton, les deux plus jeunes belles-sœurs d'Elisabeth, n'avaient cessé ni de l'admirer, ni de l'aimer. La voir traitée comme une paria leur était un amer chagrin; et Cécilia, étant tombée malade, supplia sa famille de la faire venir.

Son état était grave; on n'osa la refuser et l'on envoya chercher Madame Seton. Elle vint et continua de visiter la malade. Or, un jour qu'on les avait laissées seules, Cécilia lui confia que, touchée de son exemple, elle était résolue de se faire catholique.

Cachant sa joie au fond de son cœur, Madame Seton lui conseilla de bien prier, et de ne rien dire ni rien faire sans mûre réflexion.

Mais la réflexion et la prière confirmèrent Cécilia dans son dessein. Aussitôt rétablie, elle s'empressa de se faire instruire et déclara intrépidement sa résolution.

On l'accabla de reproches, on s'emporta contre Elisabeth, l'accusant d'avoir perverti son esprit.

James Seton (frère puîné de William) reconnu comme le chef de la famille, était un homme d'une grande valeur. Cependant, emporté par son fanatisme, il ne craignit pas de séquestrer rigoureusement sa jeune sœur; la menaçant, si elle persistait, de l'expédier aux Indes occidentales et de faire expulser Elisabeth de New-York par la législature.

Cécilia n'avait pas encore quinze ans. Jusque-là elle avait été idolâtrée de sa famille.

Elle n'en fut pas moins inébranlable, et, au mois de juin 1806, elle abjura le protestantisme.

En rentrant, elle le déclara franchement. Les Seton se réunirent; il y eut un conseil de famille, et Cécilia fut chassée de la maison. Ainsi jetée sur le pavé, la frêle enfant alla frapper à l'humble porte d'Elisabeth.

Elle fut accueillie à bras ouverts: mais sa conversion fit un bruit terrible. On en tint Madame Seton responsable; et ses parents — si bons, si aimables, quand les préjugés religieux n'étaient pas en cause — s'unirent à ses anciens pasteurs pour la réduire à la mendicité. Ils forcèrent M. Harris de renvoyer *cette hypocrite, cette sirène, peste de la société.*

Heureusement que les cruelles lois de l'Etat de New-York contre les catholiques avaient été abolies cette année même (1806), car on ne sait où le fanatisme se serait arrêté.

“La populace s'est rassemblée pour jeter à bas notre église et y mettre le feu, écrivait Mme Seton à Antonio Filicchi. On l'a dispersée; mais un constable a été tué et

d'autres ont été blessés. Il était grand temps qu'on intervînt! la croix avait été arrachée. Le maire a fait une proclamation pour arrêter le mal. Nos messieurs, près de l'église, ont eu un triste moment."

En faisant perdre à Madame Seton son emploi, on avait espéré réduire les converties à la misère aiguë. Mais Antonio Filicchi, qui se trouvait alors à Londres, vint promptement et noblement au secours de la veuve de son ami.

" Si ceux qui sont dans les pleurs méritent d'être appelés bienheureux, vous, ma bien-aimée sœur, vous êtes en effet bien heureuse. Courage et persévérance! Vous le savez, la couronne de glorieuse immortalité attend ceux-là seulement qui auront persévéré jusqu'à la fin. Laissez votre nouvelle sainte Cécilia venir prendre rang dans votre famille bienheureuse, sans vous arrêter au vain mépris de qui que ce soit, et priez pour vos persécuteurs. Votre modération, votre charité, votre courage, votre piété, les feront rougir à la fin. Dieu est votre protecteur. Ne le serai-je pas aussi, moi, votre ami? Qui donc pourriez-vous craindre? Mon bon ange gardien m'a suggéré d'adresser à mes amis Murray la lettre que je joins à celle-ci, et que je laisse ouverte afin que vous la lisiez, et qu'elle serve à reconforter votre cœur."

ANTONIO FILICCHI A MM. MURRAY.

" A MM. Murray & Fils, à New-York.

" La religion chrétienne, fondée sur la charité, est si peu comprise par quelques-uns de ceux qui vivent dans votre voisinage, qu'ils s'attribuent le droit de remplacer par l'injure et par la persécution la consolation et le secours qu'on doit à la vertu dans le malheur. En disant ceci, j'ai en vue ma vertueuse et infortunée amie, Mme W.-M. Seton. C'est

elle qui est la persécutée. Les persécuteurs sont ses proches, ses prétendus amis; et c'est la religion qui, par une déplorable inconséquence de leur esprit, sert de prétexte au mal qu'ils font. Je professe, et j'en rends grâces à Dieu, des principes qui sont meilleurs. En sus des ordres que je vous ai laissés lors de mon départ d'Amérique, je vous requiers de fournir à Mme Seton n'importe quelle somme elle réclamera de vous, et en quelque temps que ce soit, pour ses besoins et ceux de sa famille. Peut-être se résoudra-t-elle à venir chercher la tranquillité ou la retraite chez nous autres, pauvres insensés catholiques romains. En ce cas, je vous prierai, mes dignes amis, de lui prêter l'assistance nécessaire, pour laquelle mes dus remerciements et ma pleine responsabilité vous sont offerts à l'avance, avec le plus grand empressement par moi, votre obéissant serviteur et ami.

ANTONIO FILICCHI.

De son côté, l'évêque de Baltimore écrivait à Elisabeth:

“ Encore que vous soyez persécutée pour avoir obéi à ce que votre conscience vous dictait, et qu'il vous soit interdit de vous entretenir librement avec les personnes qui vous sont unies par les liens les plus étroits et les plus chers, votre exemple, cependant, votre patience, et, je puis le dire, votre joie à souffrir, produiront certainement, et ont déjà commencé de produire leur effet sur la conscience de tous ceux qui mettent à un plus haut prix le salut éternel que les intérêts terrestres. A l'égard de votre persévérance, je ne me sens aucune appréhension; mais ma sollicitude est grande pour ceux qui, s'étant exclus volontairement de l'enseignement que votre exemple leur donnerait si bien, se privent du pain de vie. En pensant à eux, toutefois, je me confie en la paternelle bonté de Dieu, auquel il est si facile d'écartier les obstacles et les ténèbres que l'erreur répand sur le chemin de ceux qu'il a élus.

“ Tout ce que j'apprends et entends de vous accroît mon intérêt, mon respect et mon admiration. Mais gardez-vous de vous attribuer aucun mérite pour tout ce que vous avez fait. Ce qui est digne d'être loué en vous, dans l'ordre de la nature ou de la grâce, est un don de Dieu et lui appartient. Il serait au-dessous de la dignité d'une âme chrétienne, qui a médité souvent sur le désordre de l'orgueil, de s'attribuer une gloire qui n'appartient qu'à Dieu seul.”

“ Je ne finirai pas sans vous dire que vous devrez compter sur moi en toute circonstance où il serait en mon pouvoir de m'employer pour vous; et sans vous assurer que si vous aviez le moindre besoin de mes encouragements, ils ne vous feraient pas défaut pour vous aider à persévérer dans la constance que vous avez montrée au milieu de vos épreuves.”

## XVII

Ces secours, ces encouragements pénétraient Mme Seton de reconnaissance. “ En vérité, écrivait-elle, <sup>(1)</sup> c'est une chose singulière d'avoir le nom de persécutée et de jouir cependant des plus grandes douceurs; d'être pauvre et misérable, et cependant riche et heureuse; délaissée, abandonnée de tous les siens, et cependant chérie, tendrement traitée par les plus favorisés des amis et des serviteurs de Dieu. Je vous le répète, de peur que vous n'ayez de l'inquiétude à ce sujet, — ce sont ici mes jours les plus heureux. Quelquefois la pauvre âme, accablée par cette succession de souffrances, soupire après un changement... En vérité, quand même je porterais une chaîne écrasante, quand je ne vivrais que de pain et d'eau, je devrais me sentir transportée de gratitude. Jamais, en aucun temps, je ne me suis trouvée si contente, si satisfaite de ma posi-

---

(1) Lettre à Antonio Filicchi.

tion. J'espère que c'est ici le temps de la moisson; chaque heure amène son sacrifice."

Abandon, injustices, injures, outrages, calomnies, elle souffrait tout avec joie; mais elle ne pouvait, sans angoisse, penser à ce que deviendraient ses enfants, si la mort l'enlevait.

"Je ne m'attristerais pas de les laisser indigents, s'ils gardaient la foi, disait-elle, mais la garderaient-ils?"

Pour ses fils qui grandissaient, elle comprenait quel péril extrême il y avait à vivre dans un milieu où le ridicule et la calomnie étaient sans cesse jetés sur le catholicisme. Son regard s'en allait souvent vers le Canada. Il lui semblait qu'à Montréal, elle trouverait facilement à gagner sa vie et celle de ses enfants. Mais Mgr Carroll et tous ceux qui s'intéressaient à elle s'opposèrent à ce projet. L'abbé Matignon, l'un des saints proscrits français, lui dit:

"Restez dans votre pays, Madame, car Dieu veut se servir de vous pour y faire une grande œuvre."

Sans attacher beaucoup d'importance à cette prédiction, Mme Seton resta. Mais la vie lui était devenue intolérable à New-York. Aussi fut-elle ravie, quand un prêtre d'un grand mérite, M. du Bourg (1), qui venait de fonder un collège pour les jeunes gens à Baltimore, lui proposa d'ouvrir dans la même ville une école pour les jeunes filles.

"Venez chez nous, Madame Seton, lui dit-il, nous vous aiderons à mettre vos enfants à l'abri des dangers qui les menacent ici. Vous-même, vous trouverez à Baltimore plus de consolations pour votre foi."

---

(1) Plus tard évêque de la Louisiane; puis en France, évêque de Montauban et archevêque de Besançon.

## XVIII

En effet, Elisabeth se trouva à Baltimore dans une sorte de paradis.

“C'est presque à faire tourner mon pauvre esprit, écrivait-elle à Cécilia Seton. Des messes depuis l'aube du jour jusqu'à huit heures. Mon appartement si charmant, si commode: il touche presque à la chapelle. Les vêpres et la bénédiction, tous les soirs. Tous les cœurs nous font des caresses. Dans les yeux de chacun, des regards de bienveillance et de paix.”

Comme l'avait prévu M. du Bourg, l'établissement de Mme Seton prospéra. Mais, non contente de se dévouer aux jeunes filles riches qu'on lui confiait, Elisabeth rêvait d'ouvrir ses bras aux enfants pauvres et à tous les malheureux.

Un matin, après avoir communié dans la chapelle du séminaire de Sainte-Marie, elle exposait à Notre-Seigneur ce besoin de son cœur, quand un nouveau converti, M. Cooper, vint s'agenouiller près d'elle.

“Ah! très doux Sauveur, dit-elle, comme involontairement, quelles grâces j'obtiendrais de votre bonté, si vous vouliez seulement me confier le soin des pauvres petits enfants. Voilà M. Cooper qui est là en prière. Il a de l'argent: si vous vouliez lui inspirer d'en donner un peu, pour qu'on puisse apprendre à ces pauvres petits à vous connaître et à vous aimer.”

Ce sera, disait un grand religieux, l'une des joies du ciel d'apprendre le secret du pouvoir de la prière.

Mme Seton n'attendit pas jusque-là.

Le même jour, rencontrant M. du Bourg, elle se mit à lui parler de son dessein de recueillir les enfants abandon-

nés; et continuant sur ce sujet, elle finit par lui faire part de ce qu'elle appelait ses *rêveries* du matin.

M. du Bourg l'écouta avec une attention profonde, et, joignant les mains, lui dit tout ému :

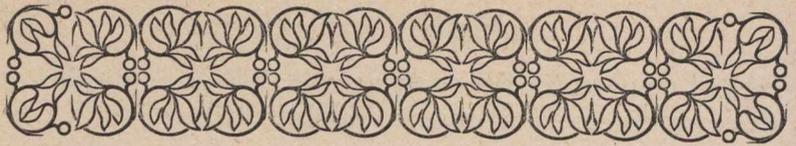
“C'est une chose étrange que vous n'avez parlé de ceci à personne, et que ce matin même j'aie reçu la visite de M. Cooper, qui venait me demander par quel moyen il pourrait contribuer à faire élever et instruire les enfants pauvres. Si je connaissais quelqu'un, m'a-t-il dit, qui pût se charger de cette œuvre, j'y consacrerai une somme considérable.” Puis, ajouta M. du Bourg, après m'avoir expliqué ce qu'il était en mesure de faire, il m'a dit : “Croyez-vous que Mme Seton voulût nous seconder dans une telle œuvre?” (1)

(1) M. Cooper appartenait au meilleur monde. Il avait une vive intelligence, et la passion des voyages l'avait conduit presque aux extrémités du monde connu. Il revenait de l'une de ces courses aventureuses quand il tomba malade à Paris. Protestant de nom, il avait toujours vécu dans la plus profonde indifférence religieuse. Il chercha pourtant la consolation à ses souffrances dans la lecture de l'Écriture. Les récits de l'Évangile le troublèrent profondément et il se prit d'amour pour le Seigneur Jésus. “Que faire? où aller pour devenir son vrai disciple?” Ces pensées le torturaient depuis des jours, quand il entendit une voix lui dire : “Je suis près de celui qui me cherche, il ne dépend que de toi de m'avoir pour ami.” M. Cooper examina les diverses communions chrétiennes avec une parfaite droiture et se fit catholique. La parole de Notre-Seigneur au jeune homme l'avait surtout frappé, et la charité ne tarda pas à le dépouiller de tout ce qu'il possédait. Devenu pauvre pour l'amour de Jésus-Christ, il se fit prêtre, et son apostolat fut singulièrement béni.

Laure Conan.

(A suivre)





## AU COLLEGE DE NICOLET

---

A l'occasion du Centenaire de sa fondation

---



l'âge où l'homme sent battre son cœur plus vite  
Sous les souffles féconds du divin Floréal,  
Où tout autour de lui le caresse et l'invite  
A se laisser bercer dans un rêve idéal ;

Où tout n'est qu'espérance, enivrement, aurore,  
Où, sous les purs rayons de l'horizon vermeil,  
La vie ouvre son aile, et l'âme semble éclore  
Comme une fleur céleste aux baisers du soleil ;

O Nicolet ! à l'âge où l'on rit, où l'on aime,  
Où l'on voit, chaque jour, passer devant ses yeux  
Quelque lambeau doré de l'éternel poème  
Que chante aux cœurs naïfs l'avenir radieux ;

Un étranger, hélas ! sevré de toute ivresse,  
Jeune encore, et déjà désireux d'oublier,  
Frêle épave échappée à la vague traîtresse,  
Vint baiser en pleurant ton seuil hospitalier.

Son front avait longtemps ruisselé sous l'orage,  
Ses pieds avaient rougi les cailloux du chemin,  
Un vent d'épreuve avait désarmé son courage :  
Quelqu'un qui l'aperçut vint lui tendre la main.

De profonds dévoûments nature inassouvie,  
Le bon ange eut pour lui des mots réconfortants ;  
Et devant ce vaincu précoce de la vie,  
Ta porte, ô Nicolet ! s'ouvrit à deux battants.

Dans l'arche ballotté par les flots du déluge  
La colombe rentrait avec son rameau vert ;  
C'était le port serein, l'asile, le refuge,  
L'oasis émergeant des sables du désert.

Au lutteur épuisé la Paix offrait sa palme ;  
La douce quiétude avait enfin son tour ;  
Après les jours troublés, une atmosphère calme  
De généreux oubli, d'indulgence et d'amour !

O sainte *Alma Mater*, j'ai revu tes portiques  
A tes enfants toujours si largement ouverts,  
Ton site inoublié, tes abords poétiques,  
Et tes vieux pins croulant sous l'assaut des hivers ;

J'ai revu ton doux seuil, j'ai revu ta couronne  
De parterres fleuris et d'odorants buissons,  
Tes grands murs aux tons clairs et joyeux qu'environne  
Un réseau de bosquets pleins d'ombre et de chansons ;

J'ai revu ton clocher tout blanc que le ciel dore,  
Ton antique chapelle où nous priions tout bas,  
Et tes vastes préaux et ta salle sonore,  
Complices journaliers de nos bruyants ébats ;

Et quand de tes sentiers j'ai suivi les méandres  
Dont les échos semblaient reconnaître ma voix,  
Mille chuchotements familiers et tendres  
Ont redit à mon cœur ces choses d'autrefois.

Ils m'ont redit tes soins, ta bonté maternelle,  
 Ton noble esprit vibrant en touchants unissons,  
 La douce paix des jours écoulés sous ton aile,  
 Tes exemples pieux et tes saintes leçons.

Et pourtant, évoqué par cette voix amie,  
 Nul de ces souvenirs l'un à l'autre lié  
 En moi n'a pu surprendre une fibre endormie :  
 Mon cœur reconnaissant n'avait rien oublié.

Non ! et c'est là ma joie, en ce beau jour de fête,  
 De sentir, abrité de nouveau sous ton toit,  
 Que si de longs-hivers ont neigé sur ma tête,  
 Ils n'ont rien refroidi de mon amour pour toi.

O mon vieux Nicolet ! penche ton front, regarde  
 L'essaim de tes enfants sous tes yeux réuni :  
 Toutes les lèvres n'ont qu'un seul cri : Dieu te garde !  
 Il n'est dans tous les cœurs qu'un seul vœu : Sois béni !

Oui, sois bénie, ô Mère ! Instruis, console et prie !  
 Que vers ton noble but rien n'entrave tes pas !  
 Enfante des héros pour la double Patrie :  
 La grande de là-haut et celle d'ici-bas !

Et moi, quand je verrai mon dernier soleil luire,  
 Que la mort m'étreindra dans son cercle étouffant,  
 Mon grand regret sera de ne pouvoir te dire :  
 —Le vieillard a payé la dette de l'enfant !

*Louis Fréchette.*

10 juin 1903.



## ARCHEOLOGIE PREHISTORIQUE <sup>(1)</sup>

---

M. H. Saville, archéologue américain, est de retour du Mexique, où il avait été envoyé, dans un but scientifique, par le Musée d'Histoire Naturelle de New-York. Il a fait dans l'Etat d'Oaxaca, riverain de l'océan Pacifique au sud, de nombreuses et importantes découvertes, qui révèlent une civilisation que nous ne connaissons pas encore chez une des plus anciennes races de l'Amérique. Cette race est celle des Zapotèques, qui habitaient cette partie du Mexique bien des siècles avant l'arrivée de Cortez.

Ce qui constitue l'intérêt particulier des dernières recherches de M. Saville, est la mise au jour de tombeaux que recouvraient des tertres souvent de vastes dimensions. Ces tombeaux étaient entourés de murs épais, couverts de peintures, et aussi de signes hiéroglyphiques accusant un genre d'écriture tout à fait différente de celles dont on avait déjà vu des copies.

Le trait caractéristique de ces chambres funéraires consiste en offrandes commémoratives qu'on y déposait sous forme d'objets d'art en jadéite surpassant en beauté tout ce que l'on a encore trouvé en ce genre. Ces objets, — colliers, grains, boucles d'oreilles, statuettes d'idoles, — sont le produit d'un travail patient de la plus grande délicatesse. Ils démontrent d'une manière frappante le degré de civilisation de cet ancien peuple et son habileté dans l'art de la sculpture. Ces découvertes, de même que l'aspect général des grottes sépulcrales, confirment d'ailleurs ce que nous rapportent les premiers historiens espagnols

---

(1) Voir les livraisons de la REVUE CANADIENNE de juillet 1899, de décembre 1900 et de septembre 1901.

sur les étranges et extraordinaires coutumes funéraires des Zapotèques.

C'est la première fois qu'il nous est donné de connaître et d'étudier ces constructions souterraines, qui nous dévoilent un coin de la vie intime d'une race d'hommes depuis longtemps éteinte. M. Saville décrit les tombeaux et les objets ainsi trouvés par lui, et en donne des photographies prises sur le champ des travaux.

Ces explorations archéologiques au Mexique furent entreprises en 1897-98, avec la permission du gouvernement du pays. Commencées d'abord dans le voisinage des fameuses ruines de Mitla, elles ont eu pour théâtre, ces deux derniers hivers, la vallée d'Oaxaca, dans l'Etat de ce nom. Cet Etat renferme un grand nombre de ruines; il était autrefois habité par les Zapotèques, peuple ayant sa civilisation propre, différente à plusieurs égards de celle des Aztèques et des Mayas du Yucatan. Les études de M. Saville ne contribueront pas peu à établir la parenté qu'il y a ou peut y avoir entre la civilisation des Zapotèques et celle des autres tribus mexicaines.

Son principal champ d'exploration a été près de la ville d'Oaxaca. Au sud-ouest de cet endroit, à quelques milles de distance, s'étend une rangée de collines sur lesquelles on a retrouvé les ruines de la grande ville fortifiée connue sous le nom de Mont Alban, et qui fut probablement l'ancienne capitale de l'empire zapotèque (1). Des groupes de tertres remplissent la région tout entière, laquelle semble avoir été habitée autrefois par une population des plus denses. Avant l'arrivée de M. Saville sur les lieux, en 1899, cette partie du pays n'avait jamais encore été étudiée; tout ce que l'on en savait consistait en quelques objets que des particuliers en avaient rapportés.

---

(1) On trouvera une description de ces ruines dans la REVUE CANADIENNE du mois de décembre 1900.

Le savant archéologue américain a employé les derniers six mois de son expédition à explorer une série de tombeaux à Cuilapa, localité située à sept milles d'Oaxaca, côté sud-est. Sept monticules s'élevaient à cet endroit, variant en hauteur, quelques-uns ne dépassant pas 10 pieds, d'autres atteignant jusqu'à 75 pieds et couvrant une surface de 160 pieds carrés. Les uns affectaient la forme d'une pyramide, d'autres celles d'un rectangle ou d'un cercle. Les travaux d'excavation établirent la preuve que les tertres de forme rectangulaire enfermaient des sépultures, tandis que les élévations pyramidales, avec fondations et colonnes en dessous, avaient évidemment servi aux fins du culte.

L'intérieur des chambres funéraires, de diverses grandeurs, accuse un plan uniforme de construction. Elles sont faites avec des pierres de grandes dimensions, bien taillées, que recouvre une couche de ciment et de stuc, de couleur rouge. Le linteau de l'entrée consistait en un bloc de pierre, peint en rouge, et qui supportait des décorations en stuc représentant des figures symboliques au-dessus desquelles était une rangée de cinq grandes urnes funéraires. Les portes des tombeaux étaient scellées au moyen de dalles en pierre.

On a remarqué dans plusieurs de ces constructions souterraines des planchers en ciment, quelquefois l'un au-dessus de l'autre, séparés par un espace d'un pied, indiquant que, primitivement, le tout devait se terminer par un édifice extérieur, chapelle ou temple. Aussi, une suite de marches en pierre conduisaient du premier plancher, au niveau des cryptes funéraires, au plancher plateforme, au-dessus.

A Xoxo, non loin des ruines de Mitla, trois des principaux tertres furent ouverts. Le premier contenait, à 15 pieds de profondeur, une cellule en pierre, au-dessus de laquelle s'élevait une construction en adobe, sorte de brique

cuite au soleil. On a trouvé sur le sol des fragments de squelettes et des crânes humains enduits de vermillon; des grains en jadéite et des becs perforés ayant, suivant toute apparence, servi à brûler de l'encens.

Dans un autre monticule, on a remarqué qu'un tuyau en terre cuite, partant de la première terrasse en ciment, se continuait à l'intérieur de la masse et aboutissait au dehors en se prolongeant de quelques pieds à ciel ouvert. Ce tuyau était composé de pièces de diverses longueurs, dont une des extrémités, plus petite, était adaptée à l'extrémité plus grande de la pièce suivante. Plusieurs des joints de ce conduit, conservaient encore le ciment qui avait servi à les ajuster. D'autres tuyaux semblables ont été trouvés dans les tertres funéraires de Cuilapa, et on a pu s'assurer qu'ils servaient à faire écouler l'eau des planchers construits au-dessus des caveaux.

Dans l'intérieur d'un autre tertre, on a trouvé, vers le centre, des pièces éparses également en terre cuite, lesquelles, étant recomposées, représentaient un guerrier. Un turban en plumage en ornait la tête; la poitrine était peinte de rouge et de blanc et décorée de dessins étranges. Il avait des sandales aux pieds. Ce personnage ainsi reconstitué mesurait six pieds de hauteur.

Une des principales excavations à Xoxo a mis au jour une chambre funéraire construite en adobe, avec plancher en ciment. Cette découverte est considérée comme une des plus importantes qui aient encore été faites dans le sud du Mexique. Une grande pierre scellait l'entrée de cette grotte. La façade avait la forme d'un cadre, dans lequel étaient placées cinq urnes funéraires peintes en rouge. A l'une d'elles avait été ajoutée une tête en stuc, représentant peut-être la figure du défunt. En enlevant la pierre qui fermait l'entrée de cette chambre sépulcrale, on trouva sur le plancher les restes de plusieurs squelettes, des vases dans lesquels on avait déposé des aliments et des becs à brûler

de l'encens. Les ossements et les crânes étaient peints en rouge. Les murs de cette cellule avaient jadis été recouverts d'une couche de plâtre, dont la plus grande partie était tombée avec le temps. Ces murs avaient été décorés de peintures de couleurs diverses et brillantes, sur lesquelles on avait appliqué une légère couche de stuc où se voyaient, en traits noirs, une série de figures humaines aux vêtements amples et prodigues communs à l'ancien Mexique. Mais l'intérêt spécial qui se rattache à ce tombeau est l'inscription en caractères hiéroglyphiques gravée sur la pierre servant de linteau au-dessus de l'entrée. Cette inscription, la première qui était trouvée sur le territoire des Zapotèques, montrait un genre d'écriture tout à fait nouveau et inconnu au Mexique.

Le déblaiement d'un tertre à Cuilapa, toujours dans la même région, a été remarquable par la grande quantité d'œuvres d'art en jadéite et autres offrandes commémoratives d'une grande richesse qu'on y trouva. Des prêtres, de grands dignitaires ou des fonctionnaires de haut grade de l'empire zapotèque avaient, on a tout lieu de le supposer, été enterrés ici.

L'étude des tombeaux de Cuilapa a encore révélé un fait important touchant les usages funéraires des Zapotèques : c'est que les plus vastes de ces chambres ou voûtes sépulcrales étaient plutôt des ossuaires ou endroits où les ossements seuls des morts étaient déposés. Après un certain temps, alors que les chairs avaient disparu ou avaient été enlevées, les os et les têtes étaient peints en rouge et déposés dans ces grottes où on leur offrait des aliments et de l'encens. On a même découvert dans le centre d'un tumulus un autel en terre cuite, qui avait dû servir, croit-on, à l'accomplissement de rites funéraires au moment de confier à leur demeure dernière les restes chéris des défunts.

Une des plus curieuses et mystérieuses trouvailles fut celle d'un tertre monumental, lequel, étant déblayé, n'a

donné qu'une sépulture, celle d'un enfant. Tout indique que ce monticule avait dû servir d'assise à un temple, dédié à l'adolescent qui y était enterré. Une rangée de petites idoles en pierre verte et une centaine de grains en jadéite de diverses grosseurs étaient déposés à l'entour du squelette.

Les peintures et les inscriptions hiéroglyphiques trouvées dans les chambres funéraires de Cuilapa sont du plus haut intérêt archéologique, et peuvent jeter beaucoup de lumière sur les questions se rapportant à la civilisation zapotèque. On en a pris des desseins à main levée, vu qu'elles se décoloraient dès qu'elles étaient exposées à l'air.

Le Muséum de New-York va faire imprimer le résultat des travaux de M. Saville. Pendant les quatre années qu'il a ainsi employées à explorer le Mexique, il a pu rassembler quantité de matériaux, les plus considérables peut-être de tous ceux qui ont encore paru sur les ruines de Mitla, sur les sépultures des Zapotèques et sur l'ancienne civilisation du Mexique (1).

---

(1) Les détails qui précèdent, quoique brefs, sur les tombeaux des Zapotèques, nous rappellent les usages funéraires des Égyptiens, à l'exception toutefois que les sépultures de ceux-ci étaient de beaucoup plus importantes en magnificence.

“ Les tombes de l'ancienne Egypte, du moins lorsqu'elles sont complètes, se divisent en trois parties : une chapelle extérieure, un puits, et des caveaux souterrains. La chapelle est une construction quadrangulaire qu'on prendrait de loin pour une pyramide tronquée. La porte, qui s'ouvre d'ordinaire dans la paroi de l'est, est tantôt surmontée d'un tambour cylindrique, tantôt ornée sur les côtes de bas-reliefs, représentant le mort ; elle est couronnée par une large dalle couverte d'une inscription portant une prière, et l'indication des jours consacrés au culte des ancêtres.

“ D'habitude, l'intérieur de la chapelle ne renferme qu'une seule chambre. Au fond, à la place d'honneur et toujours orientée vers l'est, se dresse une stèle quadrangulaire de large proportion, au pied de laquelle on voit assez ordinairement une table d'offrande en albâtre, granit ou pierre calcaire, posée à plat sur le sol ; ou encore deux petits autels, pour recevoir les dons en pain sacrés, liqueurs et victuailles dont il est parlé dans le libellé du rituel.

“ Après avoir scellé le tombeau, les ouvriers déposaient sur le sol les quartiers d'un bœuf qu'on venait de sacrifier dans la chambre du haut, et aussi de grands vases en poterie rouge pleins de cendres ; puis ils muraient avec soin l'entrée du couloir et remplissaient le puits d'éclats de pierre mêlée de sable et

d'argile. Le tout, largement arrosé d'eau, finissait par former un ciment presque impénétrable, dont la dureté mettait le cadavre à l'abri de toute profanation.

“ S'agissait-il, non plus de tombeaux d'opulents personnages, mais de pauvres gens du peuple, on mettait les corps dans des hypogées communs, dans de vastes galeries formant nécropoles, après les avoir enduits de bitume, grossier embaumement, qui, pour l'indigent, remplaçait les aromates précieux et les parfums de grand prix (qu'on faisait brûler, dans les autres cas, à la mémoire des trépassés), mais correspondait toujours à un constant souci de préservation.”

L'intérieur de ces chambres mortuaires étaient décoré de peintures funéraires et d'inscriptions, et des statuettes sacrées mises près de la momie.

Enfin, chez les Zapotèques et les Egyptiens, chez les peuples civilisés comme chez les non civilisés, la sollicitude constante que, à toutes les époques, l'on a portée aux morts, les soins que l'on a prodigués à leurs dépouilles, témoignent de la plus vive préoccupation de l'autre vie, et sont la preuve la plus éclatante, pour ainsi dire scientifique, de la croyance à l'existence de l'âme.

“ Voilà le *credo* universel qui se chante depuis l'origine des âges. Voilà une affirmation solennelle et permanente qui se réclame, on peut le dire, de l'unanimité incontestable des témoignages humains, répétant d'une voix vibrante, dans tous les idiomes et sur toutes les plages, ce mot qui élève et console : “ Je crois à l'âme.” (Fernand Nicolay, *Histoire des Croyances, Superstitions, Mœurs, Usages et Coutumes*)

Alphonse Gagnon.



## L'ITALIE <sup>(1)</sup>

---

*A thing of beauty is a joy for ever.*  
(Keats, ENDYMION.)

**C**ONTEMPLANT une tempête, des remparts de Saint-Malo, Lamennais disait un jour : " Tout le monde regarde ce que je regarde, mais personne ne voit ce que je vois." Noyés dans le flot des touristes qui sillonnent l'Italie, combien d'artistes ont pu, sans vanité, se faire souvent le même aveu !

Je sortais, naguère, de la salle de Saturne, au palais Pitti, triste d'avoir dû laisser la Vierge du Grand-Duc. Sur le seuil, je croisai une jeune fille qui, d'un air résigné, tenait son *Bædeker*. Avec une lassitude sincère, elle bâillait désespérément. Quelques jours après, je la retrouvai, par hasard, aux Franciscains de Fiesole : elle n'était plus de corvée. Assise sur le parapet du chemin, elle regardait le jour mourir. Le soleil couchant illuminait son visage, et la poésie de la Toscane envahissait son âme. La vallée de l'Arno jusqu'à Pise, celle de l'Ombrone jusqu'à Pistoie, se noyaient dans une teinte infiniment douce, qui les faisait ressembler à des lacs piqués de maisons blanches, îles de lumière. La colline était fleurie d'anémones et d'iris : parure de mai. Des verdurees claires, sortait la pointe des cyprès sombres. Si lugubres partout ailleurs, ces beaux cyprès, frangés de soleil, ajoutaient au paysage une mélancolie sans amertume. Et, dans la plaine, Florence s'envelop-

---

(<sup>1</sup>) *L'Italie des romantiques*, par Urbain Mengin, docteur ès lettres. 1 vol in-8, Paris, Plon, 1902.

pa de brume. Seuls, quelques clochers et quelques tours — Saint-Marc, le Dôme, la tour de la Seigneurie, le Bargello — flottaient encore dans la lumière.

Les choses belles, a dit Keats, sont d'inépuisables sujets de joie, et comme, sur terre, bien peu de choses sont aussi belles que l'Italie, bien peu ont réjoui autant d'âmes. Chacune n'épuise pas toute la beauté de ce divin pays. Les souvenirs éteints ne revivent plus pour beaucoup, et, dans le forum défoncé, certains ne voient qu'un déplaisant chantier. Les toiles les plus vantées ont vu bâiller des jeunes filles et s'ennuyer des hommes célèbres. Mais qui donc résiste aux discrets enchantements des collines de Toscane, ou au charme des ruines immortelles? Quelle mélancolie Sorrente et Naples n'ont-elles pas dissipée; quelle imagination Venise n'a-t-elle point ensoleillée?

\* \* \*

Je viens de relire les lettres qu'Hippolyte Flandrin écrivit sur l'Italie. Le pur artiste apportait à Rome cette humilité fervente, ce candide amour de son modèle qui animaient les primitifs. Sa plume peignait moins bien que son pinceau, et ses descriptions sont évidemment inférieures à celles de Chateaubriand, mais quelle intelligence elles révèlent de l'Italie, de toute l'Italie! " Quel charme a donc ce pays, écrivait-il, qu'il prenne ainsi tous ceux qui ont le bonheur d'aimer le beau! " Ayant ce bonheur, Flandrin fut pris par ce charme. Il avait assez souffert, dans son adolescence, d'une pénurie courageusement supportée, pour qu'une mélancolie discrète nuancât sa pensée; mais l'optimisme des bons et des forts illuminait son ciel. Aucun désir, chez lui, de rien renverser: les âmes ordonnées n'appellent aucune révolution. Autant que Shelley et que Byron, il admira les paysages de lumière; il comprit Cimabue et Masaccio, ce qu'ils n'avaient pas fait; il apprécia Assise et le poème tracé par Giotto à

la gloire des trois vœux, et “ la blonde et douce harmonie ” de *Santa-Maria nell Arena*, à Padoue. Avec lui, son ami Ambroise Thomas étudiait à la ville du Pincio. Flandrin aimait la musique, cette chose, disait-il, qui “ rafraîchit, repose, console, cette chose divine ”. Il se reposait de peindre et de vivre, en écoutant Thomas lui interpréter Beethoven ou Mozart. Il écrivait : “ Cette belle musique que j’entendais tous les jours, est devenue pour moi un besoin. Je trouvais en elle un remède contre ces fréquents découragements qui tuent et qui nous enlèvent une bonne part de notre vie.”

La foi n’affaiblit ni la raison ni le goût; elle est une lumière qui éclaire plus d’espace. C’est à cette lumière que Flandrin vit l’Italie. De sa chambre, au Pincio, il voyait le spectacle qui avait distrait l’agonie de Keats. “ Rome renferme tout ce qu’il faut pour rendre un artiste heureux, écrivait-il à ses parents: beau ciel, beau pays, belle nature d’hommes, monuments magnifiques, ornés des plus admirables peintures et sculptures. Tous les jours je prends connaissance de quelque chef-d’œuvre; mais je ne me presse pas, parce qu’on se lasse de tout, lorsqu’on voit trop à la fois, et je ne veux pas me lasser du beau... J’ai une vue magnifique de ma fenêtre: le soir, après le soleil couché, je plane sur cette grande ville, puis sur la campagne qui est par delà, et mon regard se perd dans l’immense horizon de la mer. Ma pensée va plus loin, plus loin, jusqu’à vous: elle vous voit tristes...”

De la même place, sur le point de quitter Rome, il écrivait à Ambroise Thomas: “ Cette pauvre Rome! la laisser! L’autre soir, avant de me coucher, je pris une chaise et j’allai m’établir sur la loge, pour bien jouir de la vue de la ville, éclairée par la lune. C’était une de ces fois où la lumière, placée derrière les masses, les fait si bien comprendre. Le croassement des grenouilles et le bruit de la fontaine ne m’empêchaient pas de comprendre le silence qui régnait partout; par leur monotonie, ils y ressemblaient et

s'y liaient. D'ailleurs, point de mouvement, point de lumières. J'allais quitter, lorsque m'arrivèrent quelques accords de piano..."

Avec plus de magnificence et presque un peu trop d'apparat, Chateaubriand avait peint la même vue de Rome endormie: " Du haut de la Trinité-du-Mont, les clochers et les édifices lointains paraissent comme les ébauches effacées d'un peintre, ou comme les côtes inégales vues de la mer, du bord d'un vaisseau à l'ancre... Rome sommeille au milieu de ces ruines. Cet astre de la nuit, ce globe que l'on suppose un monde fini et dépeuplé, promène ses pâles solitudes au delà des solitudes de Rome; il éclaire des rues sans habitants, des enclos, des places, des jardins où il ne passe personne, des monastères où l'on n'entend plus la voix de cénobites, les cloîtres qui sont aussi déserts que les portiques du Colisée... Le Tibre sépare les deux gloires: assises dans la même poussière, Rome païenne s'enfonce de plus en plus dans les tombeaux, et Rome chrétienne redescend peu à peu dans les catacombes d'où elle est sortie..."

Dites à M. Ingres, mandait Flandrin, que je fais souvent sa promenade, de l'Académie au Colisée par Sainte-Marie-Majeure, toujours un petit carnet dans la poche... Si vous saviez quelle impression ça fait d'entrer dans Sainte-Marie-Majeure! D'abord on est surpris de l'obscurité mystérieuse qui enveloppe le chœur et les petites nefs, du silence qui y règne: deux ou trois personnes sont agenouillées dans quelque coin. Il y a quelques jours, j'y allai... Je restais sans bouger au fond de l'église. Tout à coup, d'une chapelle éloignée s'éleva un chant sublime et dans une harmonie parfaite avec tout ce que je voyais. Mon œil s'était accoutumé à l'obscurité, et alors je distinguais les figures en mosaïques grecques qui décorent le fond du chœur, et dont le caractère, vraiment grand, est terrible. Oh! ces vieilles basiliques font une autre impression que Saint-Pierre!..."

Le jour de Pâques, Flandrin voit le pape bénissant la ville et le monde. A-t-il vu Rome, celui qui n'a point vu le pape? Aujourd'hui, l'évêque-roi ne traverse plus sa cité au grondement du canon, mais l'idéale vision blanche flotte encore au-dessus des foules, dans l'enceinte fermée de la basilique captive. La foule bavarde et anxieuse, fait silence. Une poignée de soldats apparaît, qu'un feu de salve balayerait. Des prélats... des hommes! Puis, au-dessus des têtes, immatérielle et muette, l'ombre décharnée et bénissante d'un vieillard, qu'une poussée d'enfant briserait. On l'acclame: il se tait. Son regard plane; mélancolique et profond, il fouille la multitude. Les plus indifférents sont émus; l'étincelle les a secoués, l'étincelle de l'émotion esthétique, car ils ont vu une force surnaturelle et une sur-humaine beauté.

Pendant les vacances de l'Académie, avec son frère et un camarade, Hippolyte Flandrin parcourait à pied l'Ombrie et la Toscane. Le soleil de juin lui donnait "des teintes de bois d'acajou". Il voyait Sienne, "la ville reine du pittoresque", Orvieto, la pittoresque acropole, et, loin du chemin banal, des pays fortunés au parler harmonieux, trésors d'art. Il revint émerveillé d'Albano et de la région des *castelli*. "La population, écrit-il, m'a frappé autant que le paysage. Les femmes y sont d'une beauté ravissante. Rien de plus grand, de plus large. Eh! mon Dieu, les voilà, ces modèles de Raphaël! C'est dans cette belle nature qu'il les a pris, dans cette nature supérieure et maîtresse qui, cependant, accorde beaucoup à ceux qui la suivent et lui demandent humblement."

En 1863, Hippolyte Flandrin, au terme de sa carrière, retournait en Italie. La révolution attristait déjà Rome, arrêtant, par des menaces, les fêtes du carnaval, et toutes celles qui prouvaient que Rome était heureuse sous les papes, troublant les foules par des explosions de bombes, sonnait enfin l'aube du *Risorgimento*. Flandrin retrouva

pour la ville "unique" l'enthousiaste fraîcheur d'un premier amour.

"A Ronciglione, écrit-il à M. Ingres, je vois déjà le Soracte, les montagnes de la Sabine: je pressens Rome! Enfin, des hauteurs de Boccano, voilà le dôme de Saint-Pierre! Vous dire mon émotion serait difficile. Chaque accident de la route la provoque, l'augmente et la porte jusqu'aux larmes. Je revois la Storta, le tombeau de Néron, Ponte Molle, la porte du Peuple, Rome enfin!"

Il adresse à son frère cette élégie qu'aurait pu écrire un Chateaubriand sans orgueil... : "Dans les *stanze*, il s'est accompli un certain travail de ruine que je ne connaissais pas et qui fait trembler. Comment, en effet, penser de sang-froid à l'anéantissement de ces merveilles, de ces produits d'un art, d'un homme et d'un temps privilégié? Ce temps est à jamais passé, rien de tout cela ne peut renaître, car le goût et les idées s'en écartent chaque jour davantage et s'en éloignent encore plus que les années. Au milieu du persiflage et du doute général, un homme de bonne foi paraît aujourd'hui une bête, et, cependant, que faire sans la bonne foi? Mais qu'est-ce qui me prend?... Tiens! allons au Pincio. Ce soir, vers quatre heures, en revenant de Saint-Pierre, j'y suis monté. Le temps était sombre et froid, la promenade déserte, les feuilles, hélas! se décident à tomber, et, même à Rome, c'est l'hiver! Je m'arrête et je contemple, avec un sentiment que je ne puis exprimer... les belles choses qu'autrefois j'avais aussi contemplées: mais quelle différence! Autrefois le temps et l'espérance étaient devant moi, et maintenant c'est derrière moi qu'ils sont. Ah! cela aussi sent l'hiver!..."

"Par ce temps sombre, la verdure des lauriers et des chênes verts est d'une vigueur merveilleuse. Le Soracte semble revêtu d'outre-mer, et, derrière le *monte Mario*, le ciel est d'or. Tu devines quelle harmonie forment ces notes si graves et en même temps si riches. Je jouis beaucoup de pareils spectacles: je sens tout cela, je l'aime..."

“Comment pourrai-je me passer de mon Forum, de mes chères églises, que tous les jours je vois et je revois, que tous les jours j’aime davantage?... Cette *Sancta-Maria-in-Cosmedin*, sœur de Saint-Clément, de San-Lorenzo, où les premiers siècles chrétiens ont laissé leur empreinte, où tout appelle la vénération! Cette Sainte-Sabine, sur le mont Aventin, qui est belle entre les plus belles! Quelle paix! quel calme! On comprend le sentiment de ceux qui ont voulu dormir en pareil lieu leur dernier sommeil. Et puis, de là, les vues de Rome sont sublimes!...

“Mon enthousiasme pour Rome a pris, dans ce nouveau séjour, des racines plus profondes. Oui, je crois que j’ai fait quelques progrès, car tout m’apparaît plus beau... Raphaël, au Vatican, brille plus jeune et plus glorieux que jamais; les monuments chrétiens m’émeuvent, me touchent...

“Ce matin je suis monté à l’Académie par la *Salita*. Le Pincio était presque désert; le ciel, coupé de longs nuages, avait une expression mélancolique; un brouillard s’étendait sur la ville, et, au milieu de la vague rumeur qui sortait de celle-ci, le son d’une cloche, que je croyais reconnaître, me reportait, avec une ineffable illusion, à l’âge où tout nous était commun, où nous ne nous quittions pas...

“Depuis quelque temps, nous nous sommes pris d’une admiration particulière pour les régions qui s’étendent entre le Capitole et le Tibre, entre les portes Saint-Paul, Saint-Sébastien, Latine et Saint-Jean, c’est-à-dire pour la partie de Rome qui comprend les monts Aventin, Célius, Palatin et les vallées qui les séparent. Ces magnifiques ruines, ces couvents, ces églises solitaires, vénérables, antiques, qui, toutes, sont élevées pour rappeler les plus grands faits ou les souvenirs les plus touchants de l’établissement du christianisme, ont une éloquence pénétrante que je voudrais sentir toujours.”

\* \* \*

Mettons en regard de ces belles pages, quelques pensées des hymnes sincères adressées à l'Italie par Alexandrine d'Alopeus ou Albert de la Ferronays, dans l'exquis *Récit d'une sœur*. Ils ignoraient l'art italien; ils n'avaient point, pour le juger, la science d'un Müntz, l'analyse puissante d'un Paul Bourget. Mais avec quelle ferveur et quel tact ils aimèrent les enchantements de Sorrente, de Castellamare et de Naples, les beautés de Pise, de Venise et de Rome! "Il y a, disait Alexandrine, il y a un parfum dans cette Italie, un charme, un attrait indéfinissable qui s'exhale de tout, et qui est d'autant plus étonnant qu'on trouve, de tous côtés, à redire à bien des choses. N'éprouves-tu pas aussi cette *Smania* pour l'Italie? Tous les autres pays me semblent si froids, si prosaïques en comparaison; il n'y a, je crois, que l'Espagne et l'Orient qui puissent être aussi empreints de poésie que celui-ci."

N'est-ce point une délicate psychologie qui a inspiré ces lignes: "Que de nuances renferme ce mot de volupté! Qu'ai-je ressenti si vivement à Pise, sinon de la volupté? Mais, ô mon Dieu, celle-là (de Naples) devait vous être moins agréable? D'où vient qu'à Pise vous étiez mêlé à tout ce que je sentais? L'état de mon âme y était moins fébrile. D'où vient qu'à Pise je rapportais tout à vous, je ne jouissais de rien sans vous? Et, à Naples, la beauté de ce qui m'entoure fixe mes sens, et mon âme s'arrête et se perd dans la beauté de votre ouvrage. Pourtant, mon Dieu, vous ne condamnez pas non plus cette volupté. Elle s'humanise davantage, il est vrai, mais le cri de l'âme, après s'être ébattue, après avoir tout traversé, n'en arrive pas moins jusqu'à vous, et faites, ô mon Dieu, qu'il n'en soit pas moins pur pour cela. La faute en est seule à cette nature si belle, si resplendissante. Notre pauvre et faible cœur se perd dans tant de merveilles, et il ne vous cherche plus, parce qu'il croit vous posséder."

En finissant, je veux citer cette *ode* écrite par Alexandrine d'Alopeus, et dont Lamartine eût fait un poème sublime, s'il avait été assez chrétien pour la concevoir.

“ Oh! oui, j'aime et j'aimerai toujours ce pays, dont le peuple croit à une patrie éternelle, à des amis invisibles auxquels il parle dans ses joies et dans ses peines, ce pays dont presque chaque ville voit son Dieu, réellement présent, exposé continuellement aux yeux d'une foule qui adore. J'aime ce pays qui a connu toutes les gloires et qui les a toutes rapportées à Dieu, ce pays dont les habitants ont su atteindre la perfection du beau en toutes choses, et qui, cependant, connaissent moins que d'autres l'ambition et la fatuité.

“ J'aime ce pays où les âmes et les fleurs répandent plus de parfum qu'ailleurs, ce pays qui vit naître saint François d'Assise, et l'autre doux François, et tant d'autres saints et saintes au cœur brûlant; ce pays où toutes les fêtes sont religieuses, où l'on rencontre sur son chemin l'habit que portèrent saint Benoît, saint Dominique, saint François, saint Ignace et d'autres dont le nom est écrit, avec les leurs, au livre de vie; ce pays où tant de vies humbles et obscures s'achèvent au fond des villages, comme au fond des cloîtres, par une sainte mort. J'aime ce pays qui renferme la ville où règne le représentant de Jésus, la ville sainte où tant de vertus se sont pratiquées de tout temps, et où est venue se fortifier celle de tous les grands bienfaiteurs de l'humanité.

“ Oh! j'aime ce pays où le blé et la vigne semblent se presser de croître pour servir au plus sacré des mystères, ce pays si doux à l'âme, si enchanteur aux yeux, qu'il me semble qu'en mourant on pourrait se dire: “ Je vais voir bien mieux que l'Italie!”

Pierre Suau.

## PERILS D'AMOUR

STANLEY WEYMAN

(Traduction de Mme MARIE DRONSART)

---

(Suite)

— Très bien! Je n'ai rien à ajouter, reprit-il, nous regardant, à ce que je crus remarquer, avec une bonté grave. Ce n'est rien. Suivez votre chemin. Mais... j'ai un fils qui n'est pas beaucoup plus jeune que vous, mes jeunes messieurs, et si vous aviez compris, je vous aurais dit: arrêtez-vous. Il y a bien assez d'agneaux pour le tondeur!

Il se détournait après avoir prononcé ces paroles d'oracle, lorsque Croisette lui touchant le bras, lui dit avec anxiété:

— Permettez-moi, monsieur, de vous demander s'il est vrai qu'on ait tiré hier sur l'amiral de Coligny et qu'il ait été blessé?

— C'est vrai, répondit le vieux gentilhomme, fixant ses yeux graves sur son interlocuteur (un instant son air sévère l'abandonna); c'est vrai, mon enfant, reprit-il, avec une singulière solennité. Celui que le Seigneur aime, le Seigneur le châtie. Et que Dieu me pardonne si j'ajoute: Celui qu'Il veut détruire, Il le frappe de folie!

Je remarquai qu'il regardait avec un plaisir particulier, la douce figure de Croisette, une figure de jeune fille, auprès de laquelle nous paraissions noirs et presque laids, Marie et moi.

Mais il se détourna tout à coup avec un geste étrange et l'air agité et frappa le parquet de sa canne à pomme d'or. Il appela ses serviteurs de sa voix haute et rude et quitta

la salle apparemment en colère, les poussant devant lui, l'un chargé de son pistolet, l'autre des deux flambeaux.

Quand je descendis de bonne heure, le lendemain matin, la première personne que je vis, fut Blaise Buré. Il avait l'air plus terrible et plus râpé en plein jour qu'à la lumière, mais il nous salua respectueusement et comme il était évident qu'il ne devait pas respecter beaucoup de gens, je fus disposé à lui en savoir gré. Je lui demandai qui était le seigneur huguenot que nous avions vu la veille, car nous ne pouvions douter que ce ne fût un huguenot.

— Le baron de Rosny, répondit-il, et il ajouta narquoisement: c'est un homme prudent. S'ils étaient tous comme lui, avec des yeux des deux côtés de la tête et un pistolet chargé près du chandelier... eh bien! monseigneur, il y aurait un roi de plus en France, ou un de moins! Mais ils sont tous aveugles, aveugles comme des chauves-souris.

Il marmotta quelque chose; je ne saisis que le mot: cette nuit; je n'entendis pas le reste et je ne compris rien.

— Vos seigneuries vont à Paris? reprit-il, sur un ton différent, et quand je lui eus répondu affirmativement, il me regarda moitié timide, moitié arrogant et dit d'un air embarrassé:

— J'aurais une petite faveur à vous demander. Moi aussi, je vais à Paris. Je n'ai pas peur de grand'chose, comme vous l'avez pu voir, mais les routes sont dans un état étrange; s'il se passe quelque chose dans la ville... bref, je préférerais cheminer avec vous, messieurs, plutôt que tout seul.

— Vous êtes le bienvenu, répliquai-je; seulement je vous préviens que nous partons dans une demi-heure. Connaissez-vous bien Paris?

— Aussi bien que le pommeau de mon épée, dit-il vivement, soulagé, je crois, d'avoir reçu mon consentement, et je le connais depuis que je porte des culottes. Si vous voulez faire une partie de paume ou la connaissance d'une jolie fille, je peux vous procurer l'une et l'autre.

Ma crainte instinctive et campagnarde de la grande ville me suggéra la pensée que notre aventurier pourrait nous aider s'il le voulait; et sous l'impulsion d'un premier mouvement je lui demandai: Connaissez-vous M. de Pavannes? Savez-vous où il demeure à Paris?

— M. Louis de Pavannes?

— Oui.

— Je sais, répondit-il lentement, se caressant le menton et regardant à ses pieds comme un homme qui réfléchit, je sais où il logeait en ville il y a peu de temps, avant... Ah! je sais! Je me souviens, ajouta-t-il se frappant la cuisse, quand j'étais à Paris il y a quinze jours, on me dit que son intendant avait pris un logement pour lui dans la rue Saint-Antoine.

— Parfait! m'écriai-je ravi. Nous désirons mettre pied à terre chez lui, si vous pouvez nous guider tout droit à sa maison.

— Je le pense, dit-il simplement, et ma compagnie ne vous sera pas inutile. Paris est un lieu étrange dans les jours de troubles, mais vos seigneuries ont trouvé l'homme qu'il leur faut pour les piloter à travers la grande ville.

Sans lui demander de quels troubles il voulait parler, je courus boucler mon épée et apprendre à Marie et à Croisette, quel allié précieux j'avais recruté. Ils furent enchantés naturellement, de sorte que nous reprîmes notre route tout joyeux et avec l'intention d'arriver à Paris dans l'après-midi. Mais le cheval de Marie perdit un fer et nous eûmes quelque peine à trouver un maréchal ferrant. Puis à Etampes où l'on s'arrêta pour faire collation, on nous fit attendre outrageusement, de sorte que nous n'approchâmes de Paris qu'au soleil couchant. Une lueur pourpre enveloppait les hauteurs vers l'est et faisait ressortir sur un fond de flamme, les tours jumelles de Notre-Dame, ainsi que celle de Saint-Jacques-la-Boucherie. Une douzaine de toits, plus hauts que leurs voisins, brillaient comme du feu

et une longue chaîne de nuages s'étendait du nord au sud, semblable à une main ouverte sur la ville; peu à peu elle passa du rouge sang au violet et du violet au noir; la nuit venait.

On franchit une porte; on traversa plusieurs ponts et nous fûmes bientôt surpris, étourdis du bruit et du tumulte qui nous enveloppaient. Des centaines de piétons allaient et venaient dans les rues étroites; des femmes s'interpellaient en criant de fenêtre à fenêtre; les cloches d'une demi-douzaine d'églises sonnaient le couvre-feu. Nos oreilles de campagnards étaient assourdies. Quant à nos yeux, ils trouvaient moyen de tout voir: les hautes maisons aux toits élevés, çà et là une tour enclavée dans le mur, les églises curieuses et les groupes d'habitants dont quelques-uns, aux visages patibulaires, se tenaient à l'entrée de ruelles fétides et nous regardaient passer d'un mauvais œil. Tout à coup, il fallut s'arrêter. Un rassemblement s'était formé pour voir six gentilshommes traverser la rue à cheval. Ils allaient deux par deux, prenant leurs aises, causant entre eux, dédaigneux de la foule et de ses observations. Leur maintien gracieux et la richesse de leurs équipements surpassaient tout ce que j'avais jamais vu. Une douzaine de pages et de laquais les suivaient à pied et l'écho de leurs plaisanteries et de leurs rires arrivait jusqu'à nous, par-dessus la tête des spectateurs.

Pendant que je les examinais, un remous de la foule jeta le cheval de Buré contre le mien et fit jurer le cavalier avec une violence qui me parut inexplicable. A ce moment même mon attention fut attirée par Croisette qui me toucha le bras avec sa cravache.

— Regarde, me dit-il vivement; n'est-ce pas *lui*?

Je suivis la direction de son doigt, autant que me le permirent les courbettes de mon cheval que celui de Buré avait effrayé et regardai attentivement les deux derniers cavaliers. Ils traversaient la rue et je ne les voyais que de pro-

fil, du moins le plus proche de moi. Il était remarquablement beau, pouvait avoir de vingt-deux à vingt-trois ans et ses longs cheveux bouclés tombaient sur une collerette de dentelle et un manteau de soie orange. Son visage était merveilleusement doux, gracieux et bon, mais je ne le connaissais pas.

— J'aurais juré que c'était Louis, M. de Pavannes, reprit Croisette.

— M. de Pavannes! m'écriai-je, comme nous avançons de nouveau au milieu de la foule qui se dispersait. Oh! non! certainement.

— Non, non, m'expliqua Croisette; pas celui-là, celui qui est de l'autre côté.

Je n'avais pu qu'entrevoir le plus éloigné des deux. Nous nous retournâmes sur nos selles pour les regarder encore et vu de dos, il me rappela Pavannes en effet. Mais, Buré qui le connaissait de vue, se mit à rire.

— Votre ami, dit-il, a plus de carrure que celui-là, et il me parut avoir raison; il est vrai que le changement de costume pouvait y être pour quelque chose.

— Ils viennent de jouer à la paume au Louvre, poursuivit Buré, j'en jurerais. Il faut donc que l'Amiral aille mieux; celui qui se tenait près du plus éloigné, était M. de Téliigny, le gendre de l'Amiral, et celui que vous désigniez était le comte de la Rochefoucauld.

Nous enfilions, comme il parlait, une rue étroite près de la rivière et nous vîmes assez près de nous une sombre masse de bâtiments; Buré nous dit que c'était le Louvre, la résidence du roi. De cette rue on passa dans une autre fort courte, où bientôt Buré s'arrêta et frappa bruyamment à une porte massive. L'obscurité était telle qu'une fois les portes ouvertes et après avoir suivi Buré dans la cour, il nous fut impossible de voir autre chose qu'une maison à pignons pointus qui se perdaient au-dessus de nous, dans un ciel pâle, et dans un coin un groupe d'hommes et de

chevaux. Buré parla à l'un des hommes et nous pria de mettre pied à terre, afin qu'on pût nous conduire vers M. de Pavannes.

L'idée d'être à la fin de notre long voyage et à temps pour prévenir Louis de son danger, nous faisait oublier nos fatigues et retrouver nos jambes.

Jetant joyeusement nos brides à Jean, nous montâmes en courant derrière le domestique. Le tour était joué! Victoire! Le tour était joué!

En traversant un long corridor, après avoir atteint le palier, la maison nous parut pleine de monde. Plus d'une fois le bruit des voix et le cliquetis des armes frappèrent nos oreilles. Mais notre guide, sans s'arrêter, nous conduisit à une petite pièce éclairée par une lampe suspendue.

— Je vais informer M. de Pavannes de l'arrivée de vos seigneuries, dit-il respectueusement et il disparut derrière un rideau qui semblait cacher la porte d'un appartement intérieur, d'où le choc des verres et le murmure d'une conversation vinrent jusqu'à nous.

— Il a du monde à souper, dis-je avec inquiétude, et j'essayai d'enlever un peu de la poussière de mes bottes avec ma cravache. — Je me rappelais que j'étais à Paris.

— Il sera bien étonné de nous voir, dit Croisette en riant, mais un peu intimidé, à ce qu'il me sembla. Et nous attendîmes.

Je commençai à m'étonner quand je vis les minutes s'écouler. Les gais compagnons que nous avions aperçus, me revenaient à l'esprit et je me demandais si M. de Pavannes de Paris ne pourrait pas se montrer très différent du M. de Pavannes de Caylus; si le courtisan du roi serait aussi amical que l'amoureux de Kit. Je réfléchissais à cela sans pouvoir résoudre la question à mon gré, lorsque la portière fut soulevée de nouveau. Un homme très grand portant un magnifique vêtement noir et argent et une fraise très raide, entra vivement, un petit chien sous le bras et salua sou-

riant. Le petit chien se dressa et grogna. Croisette perdit haleine. Ce n'était pas notre ancien ami, ce n'était pas un ami du tout. C'était le Vidame de Bezers!

— Soyez les bienvenus, messieurs, dit-il toujours souriant et louchant plus fort que jamais. Soyez le bienvenu à Paris, monsieur Anne!

## CHAPITRE IV

## PRIS AU PIÈGE

Il y eut un long silence; nous lui jetions des regards furieux et il souriait à la façon d'un chat. Croisette me dit, plus tard, qu'il avait pensé mourir de mortification, de honte et de colère d'avoir été joué ainsi. Quant à moi, je ne saisis pas immédiatement la situation; je ne comprenais pas. Je ne pouvais pas renoncer sur-le-champ à l'idée que j'étais dans la maison de Pavannes. J'avais une idée vague que Bezers l'avait fait disparaître pour prendre sa place. Mon premier mouvement fut donc de marcher droit au Vidame et de lui saisir le bras en m'écriant:

— Qu'avez-vous fait? — ma voix résonnait étrange et dure à mes oreilles; — qu'avez-vous fait de M. de Pavannes? Répondez-moi.

Il montra un peu plus ses dents aiguës et blanches, abais-sa son regard sur mon visage brûlant et troublé assurément et répliqua très doucement en se débarrassant de mon étreinte: Rien... encore.

— Alors, comment se fait-il que vous soyez ici?

Il regarda Croisette et haussa les épaules comme si j'eusse été un enfant gâté.

— M. Anne ne paraît pas comprendre, reprit-il avec une courtoisie railleuse, que j'ai l'honneur de lui souhaiter la bienvenue dans ma maison, à l'hôtel Bezers, rue Plâtrière.

— L'hôtel Bezers! rue Plâtrière, répétais-je ahuri. Mais

Blaise Buré nous a dit que nous étions rue Saint-Antoine!

— Ah! fit-il, comme s'il était subitement éclairé, l'hypocrite! Ah! je vois! Et il sourit méchamment. Ainsi donc vous avez fait la connaissance de Blaise Buré, mon excellent écuyer. Le digne Blaise! Je comprends maintenant. Et vous avez cru, jeunes niais, poursuivit-il d'un ton tout nouveau, en fixant sur nous ses yeux pleins de colère, vous avez voulu jouer une partie contre moi? Sots que vous êtes! Vous avez cru que l'on chassait le loup de Bezers comme un lièvre. Eh bien! écoutez; je vais vous apprendre ce qu'il en est. Vous êtes maintenant chez moi et absolument à ma merci. J'ai, à portée de ma voix, deux hommes qui égorgeraient des enfants au sein de leur mère, si je leur en donnais l'ordre. Oui, ajouta-t-il, les yeux brillants d'une joie cruelle, ils obéiraient et avec plaisir encore!

Il allait continuer, mais je l'interrompis. La rage que j'éprouvais, causée par la pensée de notre folie autant que par son arrogance, ne me permit pas de garder plus longtemps le silence.

— Un mot d'abord, monsieur de Bezers, m'écriai-je furieux, les paroles se précipitant l'une sur l'autre! Laissez-moi vous dire ce que je pense de vous. Vous êtes un traître, monsieur le Vidame! Une vile brute! Et je vous crache au visage, traître assassin! Cela ne vous suffit-il pas! Où donc est votre épée? Tirez-la si vous êtes un gentilhomme.

Il secoua la tête et toujours souriant, toujours immobile et calme:

— Je ne fais pas les sales besognes moi-même; ce serait en priver mes laquais, jeune homme, dit-il tranquillement.

— Très bien! ripostai-je. Et prompt comme l'éclair, je tirai mon épée et m'élançai vers le rideau par lequel il était entré. Très bien! Nous nous tuerons d'abord! m'écriai-je furibond, les yeux dans ses yeux, le cœur plein d'une haine sauvage, et vous vous arrangerez avec vos laquais ensuite. Marie, Croisette! frappez, mes enfants!

Mais ils ne bougèrent pas; ils laissèrent leurs épées au fourreau. Pendant quelques secondes, le Vidame fut en mon pouvoir. Ma main était levée, la pointe de mon arme touchait sa poitrine, j'aurais pu le transpercer d'un coup. Et je le haïssais! Oh! comme je le haïssais! Mais il ne fit pas un mouvement. S'il eût dit un mot, remué seulement la paupière, reculé d'un pas, ou porté la main au pommeau de son épée, je l'aurais tué sur-le-champ. Il ne bougea pas et il me fut impossible de le frapper. Ma main retomba. — Lâches! criai-je à mes frères avec amertume et découragement; c'était la première fois qu'ils ne répondaient pas à mon appel. Lâches! répétai-je plus bas et je jetai mon épée sur le parquet.

— A la bonne heure! dit le Vidame d'un ton traînard et indifférent, comme s'il n'y avait eu rien de plus que des paroles, comme s'il n'eût pas couru le moindre danger. C'est précisément ce que j'allais vous prier de faire; si ces messieurs veulent bien suivre votre exemple je leur en saurai obligé. Merci, merci.

Croisette et, un instant après, Marie lui obéirent à la lettre. Je n'y comprenais rien. Je me croisai les bras; je renonçais désespéré à la lutte et j'aurais volontiers caché mon visage dans mes mains et pleuré de honte. Il était debout, au milieu de la pièce, sous la lampe, dépassant de la tête le plus grand d'entre nous, notre maître en un mot. Nous l'entourions pris au piège, battus en vérité comme des enfants. Oh! oui! j'aurais voulu pleurer! Ainsi c'était là le dénouement de notre chevauchée, de nos aspirations, de notre chevalerie errante!

— Peut-être maintenant m'écoutez-vous? reprit Bezers poliment; je vais vous dire ce que je veux faire. Je vous garderai ici, jeunes gens, jusqu'à ce que vous puissiez m'être utiles en portant à mademoiselle votre cousine, des nouvelles de son fiancé. Oh! je ne vous retiendrai pas longtemps, ajouta-t-il avec un mauvais sourire. Vous êtes ar-

rivés à Paris au bon moment. Il va se passer... bref, on a pour cette nuit un petit projet... Vous avez un chance singulière, en vérité! Un petit projet pour se débarrasser de certaines gens incommodes, au nombre desquels se trouvent peut-être des amis à vous, monsieur Anne. Voilà tout. Vous entendrez des coups de feu, des cris; n'y faites pas attention; vous ne courrez aucun danger. Quant à M. de Pavannes, poursuivit-il, en baissant la voix, j'imagine que demain matin je pourrai vous faire un rapport circonstancié sur lui, pour le porter à Caylus, à Mademoiselle, vous comprenez?

Pour un instant son masque tomba. Son visage sombre s'illumina. Il passa sa langue sur ses lèvres comme s'il voyait sa vengeance satisfaite, là même, devant lui, et repaissait ses regards du tableau. Cette idée s'empara avec tant de force de mon esprit, que je reculai en frissonnant. Je pus lire sur le visage de Croisette la même pensée ainsi qu'un... repentir tardif! La malignité que trahissait la voix de Bezers, la joie féroce qui brillait dans ses yeux m'épouvantèrent à un tel point que je crus, un instant, voir en lui le démon incarné.

Il reprit très vite son sang-froid et se tourna négligemment vers la porte.

— Si vous voulez bien me suivre, dit-il, je donnerai des ordres à votre sujet. Vous ne serez peut-être pas très contents de votre logis; j'ai à m'occuper d'autre chose que d'hospitalité ce soir; en tout cas, vous n'aurez pas à vous plaindre de votre souper.

A ces mots il souleva la portière et passa devant nous dans la pièce voisine, sans songer, du moins en apparence, que nous pourrions le frapper par derrière. Il y avait certainement en lui une qualité qui semblait, par moments, contredire ce que nous savions de lui.

La pièce dans laquelle il nous fit entrer, était plus longue que large, tendue de tapisseries et éclairée par des lampes

en argent. Une riche argenterie ciselée, comme je l'appris plus tard, par Cellini de Florence qui mourut cette même année, je me rappelle, et d'admirables cristaux de Venise, couvraient la table, ainsi qu'un grand nombre de plats moins précieux remplis de mets variés qui avaient déjà évidemment subi les attaques d'autres convives. Mais, excepté un ou deux valets qui se tenaient au fond, près du dressoir, et un ecclésiastique assis au bout de la table, il n'y avait personne dans la salle.

Le prêtre se leva à notre entrée; le Vidame le salua comme s'ils ne s'étaient pas encore vus ce jour-là.

— Soyez le bienvenu, monsieur le Coadjuteur, dit-il froidement, à ce qu'il me sembla.

Tous deux se regardèrent avec peu de tendresse, plutôt à la façon d'oiseaux de proie prêts à se disputer les dépouilles après le combat, qu'avec la courtoisie d'un hôte et d'un convive. Peut-être cette impression fut-elle produite sur moi par les yeux perçants et le grand nez crochu du prêtre.

— Oh! oh! fit-il, en jetant sur nous un regard pénétrant (il est certain que nous devons avoir l'air assez honteux et abattu), pas les premiers fruits de la nuit, je suppose?

Le Vidame le contempla d'un air sombre et répondit brusquement:

— Non! Je n'y regarde pas de très près dehors, Coadjuteur, vous le savez, mais nous sommes ici dans ma maison et nous allons souper. Peut-être ne comprenez-vous pas bien la distinction? Pourtant elle existe... pour moi du moins, ajouta-t-il ironiquement.

Tout cela était du grec pour nous, mais les yeux fourbes et méchants du prêtre m'inspiraient un tel éloignement, un tel mépris se mêlait à ma colère, que lorsque Bezers m'invita, par un geste, à m'asseoir, je reculai en disant d'un ton buté, peut-être avec un reste de pétulance d'enfant:

— Je ne mange pas avec vous!

Je n'avais pas songé un instant que ceci pût percer l'armure d'indifférence du Vidame. Cependant une rougeur sombre se montra un instant sur ses joues et il m'adressa un regard qui n'était pas tout férocité, quoique les veines de ses larges tempes fussent gonflées. Un instant suffit toutefois pour qu'il redevînt maître de lui.

— Armand, dit-il tranquillement à un valet, ces messieurs ne veulent pas souper avec moi; mettez leur couvert à l'autre bout de la table.

L'homme est étrange! Aussitôt que Bezers m'eut cédé, je regrettai mes paroles. Ce fut presque avec repentir que je suivis le valet jusqu'au bout de la table. Bien plus, à la haine que je ressentais pour le Vidame, se mêlait maintenant un sentiment étrange, presque de l'admiration; il était né, je crois, au moment où je tenais sa vie dans mes mains et où il n'avait pas bougé. Nous mangeâmes en silence, même après que Croisette m'eut serré la main sous la table, comme pour me prier de ne pas le juger trop hâtivement. A l'autre bout de la table, les deux personnages causaient avec vivacité et d'après le peu qui arrivait jusqu'à nous, je compris que le prêtre pressait son hôte d'adopter un parti que celui-ci refusait de prendre.

Une seule fois Bezers éleva la voix.

— J'ai mes desseins à poursuivre, dit-il avec colère, un juron que le prêtre laissa passer sans observation, et je les poursuivrai; mais je m'arrête là. Vous avez les vôtres. C'est fort bien. Mais ne me parlez pas de *la cause*. La cause! Au diable la cause! J'ai la mienne et vous avez la vôtre et le duc de Guise en a une autre. Vous ne me ferez jamais croire qu'il y ait autre chose!

— Celle du roi, suggéra le prêtre avec un sourire aigre.

— Dites plutôt celle de l'Italienne, reprit le Vidame, impudemment.

Je compris qu'il voulait parler de la reine mère, Catherine de Médicis.

— Eh bien ! la cause de l'Eglise, continua le prêtre.

— Bah! l'Eglise! L'Eglise, c'est vous, mon bon ami, frappant rudement son compagnon sur la poitrine, au moment où il allait se signer. L'Eglise! Non! Non! Voulez-vous que je vous dise ce que vous faites? Vous avez besoin de mon aide pour réussir et vous m'offrez la vôtre en échange; après cela, dites-vous, il ne restera plus de bâton pour nous battre. Mais, comprenez une fois pour toutes, poursuit le Vidame, en frappant la table de façon à faire sauter les verres, que je ne veux pas qu'on se mêle de mes affaires, maître clerc! Jamais, entendez-vous? Quant aux vôtres, elles ne me regardent pas. C'est simple et parler franc, n'est-ce pas?

La main du prêtre tremblait quand il porta un verre plein à ses lèvres, mais il ne répondit rien, et le Vidame, voyant que nous avions fini, se leva.

— Armand, dit-il, le visage encore sombre, conduisez ces messieurs à leur chambre. Vous comprenez?

Nous lui rendîmes son salut avec raideur; le prêtre ne parut pas nous voir, et nous sortîmes avec Armand; le long d'un corridor et de l'étage qu'on nous fit traverser, nous en vîmes assez pour nous convaincre que toute résistance serait sans espoir. Des portes s'ouvraient silencieusement sur notre passage et des individus peu rassurants sous la cuirasse, nous regardaient passer. Le cliquetis des armes et le murmure des voix ne cessaient pas autour de nous et en passant devant une fenêtre ouverte, le bruit des mors et des sabots des chevaux sur le pavé de la cour, nous fit comprendre que, pour le moment, la grande maison était une forteresse. Tout cela m'intriguait fort; car enfin nous étions à Paris, dans une ville pourvue de portes et de soldats, la nuit était une courte nuit d'août et pourtant le manoir le plus isolé du Quercy n'aurait pu être plus hérissé de piques et de mousquetons, par une nuit d'hiver et en temps de guerre. Cet état de choses nous impressionna tous, Croisette particulièrement, à ce que je crus remarquer. Tout à

coup j'entendis qu'il s'arrêtait derrière nous, sur l'étroit escalier, et redescendait le plus rapidement possible. J'ignorais ce qu'il voulait faire et je le suivis après avoir murmuré quelques mots à l'oreille de Marie. Au pied de l'étage je regardai en arrière; Marie et le domestique n'avaient pas bougé et le second nous appelait avec colère.

Je le rassurai d'un geste et suivis Croisette, déjà au bout du corridor; je fus arrêté par l'ouverture subite d'une porte. Un homme nous avait entendus et m'examinait d'un air soupçonneux, mais il referma bientôt la porte en grognant. Je me hâtai de poursuivre mon chemin et quand j'arrivai à l'entrée de la salle où nous avons soupé, je vis une chose qui me frappa de stupeur à tel point que je restai immobile où je m'étais arrêté, trop fier en tout cas pour m'en mêler.

Beziers était debout; le prêtre au regard faux tout près de lui, Croisette incliné, tendant les mains dans une attitude de suppliant.

— Mais, monsieur le Vidame, s'écriait l'enfant, mieux vaudrait la poignarder que de lui briser le cœur. Ayez pitié d'elle. Si vous le tuez, vous la tuez aussi.

Le Vidame silencieux laissait tomber sur Croisette son regard brûlant, le prêtre ricanait.

— Les cœurs se raccommoient vite; surtout celui des femmes, dit-il ironiquement.

— Mais pas celui de Kit! répliqua Croisette avec emportement, et s'adressant toujours au Vidame; il ne voyait même pas le prêtre. Pas celui de Kit! Vous ne la connaissez pas! Non, vraiment, vous ne la connaissez pas!

L'observation était inopportune. Je vis un spasme de colère contracter le visage de Beziers.

— Relevez-vous, enfant, grommela-t-il; j'ai écrit à Mlle de Caylus ce que je ferais et je le ferai! Un Beziers tient sa parole. Par le Dieu qui est là-haut, si toutefois il y a un Dieu, et par le diable, j'en doute ce soir, je tiendrai la mienne. Sortez!

Son puissant visage était plein de fureur. Il regardait en parlant au-dessus de la tête de Croisette, comme s'il en appelait à celui qui entendait son serment, au moment même où il le reniait presque. Je me détournai pour reprendre le chemin que j'avais pris et j'entendis que Croisette me suivait.

Cette petite scène acheva de me désespérer. Après cela je ne m'occupai plus de rien ni de personne, jusqu'au moment où j'entendis la clé de notre geôlier grincer dans la serrure; je compris alors qu'il était parti et que nous étions seuls dans une petite chambre, sous le toit. Il avait laissé la chandelle sur le parquet et nous étions debout, à l'entour; seules nos longues ombres sur le mur et deux lits de camp, jetés précipitamment dans un coin, meublaient la pièce. Je ne la regardai pas plus que mes frères. Je me jetai sur l'un des lits et me tournai vers le mur, découragé, songeant avec douleur à notre défaite et au triomphe du Vidame; je maudissais Sainte-Croix d'avoir ajouté cette dernière goutte d'humiliation à notre coupe d'amertume. Puis m'oubliant davantage, à mesure que ma colère tombait, je pensai à Kit si loin, à Caylus, au doux visage de Kit et à sa douleur, et peu à peu je pardonnai à Croisette. Après tout ce n'était pas pour nous qu'il avait supplié, qu'il s'était courbé devant Bezers; c'était pour *elle*. Je ne sais pendant combien de temps je restai ainsi, partagé entre ces deux dispositions d'esprit; j'ignore si les autres parlèrent ou se turent, marchèrent par la chambre ou restèrent immobiles. La main de Croisette me touchant l'épaule avec une impétuosité nerveuse qui la faisait trembler et qui se communiqua aussitôt à mes membres, me rappela en même temps à la réalité.

— Anne! criait-il, Anne! dormez-vous?

— Qu'y a-t-il? demandai-je en m'asseyant pour le regarder.

— Marie a...

Inutile de m'en dire plus long! Je vis que Marie était à

l'autre bout de la chambre, près de la fenêtre sans vitres qui suivait l'inclinaison du toit. Il avait soulevé le volet qui la fermait et debout, sur la pointe des pieds, car le rebord était à peu près aussi haut que lui, il regardait au dehors. Je dis vivement et tout bas à Croisette:

— Y a-t-il une gouttière à l'extérieur?

Je commençais à me sentir des ailes à la pensée d'une évasion.

— Non, murmura-t-il, mais Marie dit qu'il peut voir une poutre au-dessous de lui et il croit que nous pourrions l'atteindre.

Je m'élançai, repoussai Marie et jetai un coup d'œil dans la rue. Quand mes yeux se furent habitués à l'obscurité, je discernai un sombre chaos de toits et de pignons s'étendant aussi loin que je pouvais voir devant moi. Plus près, immédiatement au-dessous de la fenêtre, s'ouvrait un abîme, une rue étroite. En face s'élevait une maison un peu plus basse que celle dans laquelle nous étions; le sommet de son toit n'atteignait pas tout à fait le niveau de mes yeux.

— Je ne vois pas de poutre, dis-je à Marie.

— Regarde plus bas, répondit Marie imperturbable.

J'obéis et je vis à quinze ou seize pieds au-dessous de notre fenêtre, une poutre étroite allant de maison à maison pour les soutenir toutes deux, comme il arrive souvent dans les villes. Dans l'ombre, près de l'extrémité opposée, la seule que je pusse voir, tant elle était directement au-dessous de nous, j'aperçus l'encadrement d'une croisée faiblement éclairée de l'intérieur.

Je hochai la tête.

— Nous ne pourrions pas y descendre, dis-je, en mesurant la distance qui me séparait de la poutre et la profondeur de l'abîme au-dessous; et je frissonnai!

— Marie dit que nous y parviendrons avec une courte corde, répliqua Croisette, dont les yeux brillaient d'ardeur.

— Mais nous n'avons pas de corde, m'écriai-je, lent à penser comme d'habitude. Marie ne répondit rien. Assurément il était le plus calme et le plus silencieux des frères. Je me tournai vers lui; il ôtait son gilet et sa cravate.

— Très bien! Je commençais à comprendre; écharpes et cravates furent enlevées; par bonheur ayant été faites chez nous, elles étaient longues et fortes. De plus Marie avait un peloton de ficelle à quatre fils; j'avais de solides jarrettières neuves et deux ou trois aunes de petite corde que j'avais emportée pour raccommoder les sangles au besoin.

En cinq minutes tout cela fut attaché adroitement bout à bout.

— Je suis le plus léger, dit Croisette.

— Mais Marie a la plus forte tête, objectai-je. Nous savions depuis longtemps que Marie pouvait marcher sur les chaperons des créneaux, aussi tranquillement que sur une planche posée par terre.

Croisette fut forcé de dire: C'est vrai; mais il ajouta: Il faudra qu'il vienne le dernier parce que celui-là devra se laisser glisser tout seul.

Je n'avais pas songé à cela et j'approuvai d'un signe. Décidément le commandement m'échappait et je n'avais qu'à me résigner. Cependant j'insistai sur un point: si Marie devait passer le dernier, je passerais le premier; mon poids mettrait mieux à l'épreuve la force de la corde; ce fut convenu.

Il n'y avait pas de temps à perdre, et à tout instant on pouvait nous interrompre. Donc le plan ne fut pas plus tôt conçu, qu'on l'exécuta. On attacha fortement la corde à mon poignet gauche, ensuite je montai sur les épaules de Marie et passai, non sans une certaine émotion, à travers la fenêtre et tout cela aussi promptement que possible, car déjà minuit sonnait à une grosse horloge.

Jusque-là j'avais agi sans réfléchir, sous l'impulsion d'un

premier mouvement, mais une fois dehors, suspendu par les mains dans l'obscurité, assourdi par la grosse horloge qui sonnait à mon oreille, j'eus un moment pour penser. J'eus conscience du gouffre qui vibrait au-dessous de moi, de l'espace, de la nuit, du vide qui m'enveloppaient et je fus effrayé.

— Es-tu prêt? demanda Marie avec une nuance d'impatience.

Il n'avait pas l'ombre d'imagination, ce brave Marie!

— No... on. Un instant, balbutiai-je, cramponné au bord de la fenêtre, jetant un dernier regard sur la chambre nue, sur les deux ombres qui se dressaient toutes noires entre moi et la lumière.

— Non! repris-je vivement. Croisette, Marie, mes chers garçons, je vous ai appelés lâches, tout à l'heure; je me rétracte: je ne le pensais pas. C'est tout. Laissez-moi aller.

Une chaude étreinte sur ma main; quelque chose comme un sanglot...

Une seconde après, je me sentis glisser le long de la maison dans le vide. La tête me tournait. Oh! comme je me cramponnais à cette corde! J'étais à mi-chemin quand la pensée me vint qu'en cas d'accident, ceux de là-haut ne seraient peut-être pas assez forts pour me faire remonter.

Mais il était trop tard pour penser à cela et une seconde après mes pieds touchaient la poutre. Je respirai. Doucement, très soigneusement j'assurai mes pieds sur le pont étroit et débarrassai mon poignet de la corde; puis, non sans un nouveau battement de cœur, je m'assis à califourchon sur la poutre et sifflai en signe de réussite. Réussite relative!

La situation était étrange et j'en ai rêvé souvent. Autour de moi, dans la nuit, Paris semblait dormir, un voile, non pas seulement celui de la nuit, s'étendait entre la ville et moi, entre moi, presque un enfant encore et les secrets curieux d'une grande cité, plus étranges, plus terribles, plus

mortels, cette nuit-là, que jamais avant ou depuis. Combien d'hommes veillaient sous leurs toits à peine entrevus, leurs armes à la main? Combien étaient éveillés qui, à l'aube, dormiraient pour toujours? Combien d'autres qui dormaient et ne s'éveilleraient plus que le couteau sur la gorge?

Je ne pouvais rien savoir de ces choses, pas plus que je ne pouvais voir les compagnons de plaisir qui se séparaient à cet instant, au sortir de la table de jeu, l'un marchant les yeux fermés à la mort, l'autre le regardant y marcher. Je ne pouvais pas, Dieu soit loué! imaginer ces secrets, ni la centième partie de la trahison, de la cruauté, de l'avidité qui rampaient à mes pieds, prêtes à briser toute entrave au premier coup de pistolet. Peu m'importait que le jour écoulé fût le 23 août et que le lendemain fût la fête de saint Barthélemy!

Non! Et pourtant, à la joie que faisait naître en mon cœur la possibilité de triompher de notre ennemi, se mêlait certainement un pressentiment pénible. Les insinuations du Vidame, non moins que ses vanteries non déguisées, avaient fait allusion à quelque chose de plus important que le simple meurtre d'un seul homme. L'avertissement que nous avait donné le baron de Rosny à l'hôtellerie, me revenait avec plus de force et je ne parvenais pas à écarter cette impression. Il me semblait à ce moment, à cheval sur ma poutre dans l'obscurité, que je pouvais voir, fermant l'étroite perspective de la rue, la lourde masse du Louvre, et qu'un murmure de voix, un piétinement d'hommes nombreux venaient de ses cours avec, de temps à autre, l'appel discret d'une sentinelle, ou la voix étouffée d'un officier.

Il passait si peu de gens au-dessous de moi, que je ne craignais guère d'être découvert d'en bas. Et cependant, si je ne me trompais, un pas furtif, un murmure aussitôt réprimé, m'étaient apportés par chaque bouffée d'air et de tous côtés. La nuit était peuplée de fantômes.

Peut-être tout cela n'était-il que l'effet de ma nervosité, le résultat de mon étrange situation? Ce qu'il y a de certain c'est que cela disparut lorsque Croisette me rejoignit. Nous avions nos poignards, ce qui me donnait un peu de confiance; si seulement nous pouvions pénétrer dans la maison d'en face, nous n'aurions plus qu'à demander, ou, si l'on nous y contraignait, à exiger le passage et ensuite gagner, aussi vite que possible, la demeure de Pavannes. Evidemment ce n'était plus qu'une question de temps; qui de nous arriverait en premier chez Pavannes? A cette pensée je murmurai à Marie de se hâter; il me paraissait long à venir.

Enfin il se glissa le long de la maison et je vis alors qu'il n'avait pas tardé pour rien. Il avait réussi, après avoir passé par la fenêtre, à en abaisser le volet, et bien plus, il avait, non sans danger, allongé notre corde pour en faire deux bouts qui tournaient autour de l'un des gonds du volet et, quand il nous eut rejoints, il tira l'un des bouts et la dégagea entièrement. Brave et adroit Marie!

— Bravo! lui dis-je tout bas, en lui frappant sur l'épaule; maintenant ils ne sauront pas par où les oiseaux se sont envolés.

Nous étions donc là tous trois, l'un de nous tremblant, je l'avoue. Il ne nous fut pas très difficile de nous glisser jusqu'à la maison d'en face. Mais une fois là, rangés l'un derrière l'autre, le visage au mur et l'air de la nuit soufflant sur nous de côté... dame! Je suis nerveux sur les hauteurs et je respirais avec peine. La fenêtre était bien à six pieds au-dessus de la poutre. Elle était ouverte, voilée par un mince rideau et protégée, hélas! par trois barres horizontales qui paraissaient fortes et solides.

Cependant, coûte que coûte, il fallait nous lever et entrer; je me préparais à me mettre debout sur l'étroite passerelle, aussi prudemment que possible, quand Marie se glissa vivement par-dessus nous et s'élança vers l'étroite

corniche, à peu près comme je m'élancerais du sol sur un cheval. Il me tendit son pied et avec un effort je le rejoignis sur le perchoir vertigineux. Jusqu'à nouvel ordre, Croisette resta sur la poutre.

Un étroit rebord de fenêtre à soixante pieds au-dessus du pavé et trois barreaux pour se cramponner! Il y avait de quoi envier même le sort de Croisette! Mes jambes pendaient dans le vide et le gouffre noir de la rue semblait m'attirer. Un instant le cœur me manqua; cette sensation fit place au courage du désespoir. Je me rappelai qu'il nous fallait avancer en dépit des barreaux. Regagner notre prison était impossible, même si nous l'eussions voulu. Il était également clair que nous ne pourrions pas avancer si les gens de la maison s'y opposaient. Sur cet étroit perchoir, Marie lui-même ne pouvait rien. Les barreaux de la fenêtre étaient rapprochés les uns des autres. Une femme, un enfant pourraient nous faire lâcher prise et alors... mon cœur défaillit de nouveau. Je pensai au cruel pavé. Je collai mon visage aux barreaux, écartai un coin du rideau et regardai à l'intérieur.

Il n'y avait qu'une personne dans la chambre, une femme tout habillée malgré l'heure avancée et marchant avec agitation. La chambre était sous les combles, la contre-partie de celle que nous avons quittée; dans un coin il y avait un lit surmonté d'un baldaquin grossièrement cloué. Deux chaises étaient placées près du foyer; l'aspect pauvre et nu de la pièce contrastait avec les riches vêtements un peu en désordre de la dame qui l'occupait. Je vis un joyau briller dans ses cheveux et d'autres sur ses mains. Quand elle tourna son visage vers nous, un beau visage effaré et humide de larmes, je vis de suite que c'était une femme de haut rang et quand elle marcha vivement vers la porte, y posa une main et parut écouter, quand elle secoua la serrure, laissa retomber ses bras avec désespoir et retourna vers la cheminée, je fis une nouvelle découverte. Je com-

pris aussitôt que nous allions peut-être changer simplement de prison. Toutes les maisons de Paris étaient-elles donc des cachots? Chaque toit recouvrait-il un drame?

— Madame! murmurai-je très doucement, pour attirer son attention; madame!

Elle tressaillit violemment, ne sachant pas d'où venait la voix, et regarda autour d'elle vers la porte d'abord; puis elle vint à la fenêtre et avec un geste de terreur, écarta vivement le rideau.

Nos yeux se rencontrèrent. Si elle allait crier et attirer les gens de la maison! Qu'advierait-il?

— Madame, répétai-je en m'efforçant de la rassurer par la douceur de ma voix, nous implorons votre secours; sans votre aide nous sommes perdus!

— Vous! Qui êtes-vous? s'écria-t-elle, fixant sur nous ses grands yeux éperdus et portant sa main à son front. Puis elle murmura: Mon Dieu! que vais-je devenir?

Je me hâtai de m'expliquer, peu clairement, je le crains.

— Nous avons été emprisonnés dans la maison d'en face, repris-je, et nous nous sommes échappés; nous ne pourrions pas y retourner, quand même nous le voudrions. Si vous ne nous permettez pas d'entrer chez vous, si vous ne nous donnez pas un abri...

— Nous serons précipités, mis en pièces sur le pavé, ajouta Marie parfaitement calme, et même avec une sorte de satisfaction.

— Vous laisser entrer? répondit-elle, en se reculant avec frayeur, mais c'est impossible.

Elle me rappelait notre cousine; elle était pâle avec des cheveux noirs comme elle; elle les portait en diadème et pour le moment ils étaient en désordre. Mais quoiqu'elle fût encore belle, elle était plus âgée que Kit, et n'avait pas sa grâce flexible. Je vis tout cela et jugeai sa nature; je parlai en désespéré.

— Madame, dis-je d'une voix suppliante, nous sommes

presque des enfants; Croisette, viens ici. Je me fis encore plus petit dans mon coin et attirai Croisette entre nous; voyez, madame, poursuivis-je, avec astuce, n'aurez-vous pas pitié de trois enfants?

La figure enfantine de Sainte-Croix et ses cheveux blonds attirèrent l'attention de la dame, comme j'y comptais. Sa physionomie s'adoucit et elle murmura: Pauvre enfant!

Je saisis l'occasion.

— Nous ne demandons qu'à passer par votre chambre, madame, dis-je avec ferveur. — Dieu bon! Quelle partie je jouais! Si elle demeurait insensible! — Nous sommes désespérés, ajoutai-je, respirant avec peine; nous sommes en danger; vous aussi peut-être. Nous vous aiderons si vous nous sauvez; nous sommes jeunes, mais nous pouvons nous battre pour vous.

— A qui me fier? s'écria-t-elle en frissonnant; mais à Dieu ne plaise, poursuivit-elle, les yeux fixés sur Croisette, que je refuse un secours dont j'ai tant besoin moi-même. Entrez si vous voulez.

Je la comblai de remerciements; dès ses premiers mots, j'avais passé ma tête entre les barreaux, au risque de ne plus pouvoir l'en retirer.

Entrer n'était pas une tâche facile; Croisette y parvint le premier et de force tira les deux autres après lui. La terrible nécessité et cet horrible abîme au-dessous de nous, pouvaient seuls nous faire supporter un tel supplice. Lorsqu'enfin je fus debout sur le plancher, il me sembla que j'étais écorché vif de la tête aux pieds! Et devant une dame!

Mais quelle joie néanmoins! Au diable Bezers, maintenant! Il nous avait appelés des enfants et nous étions des enfants; il verrait que nous n'en étions pas moins capables de le vaincre. Il ne devait être qu'environ minuit et demi, nous pourrions peut-être arriver encore à temps? Je m'étirai, j'arpenai joyeusement la chambre et enfin je m'aperçus que notre hôtesse s'était reculée jusqu'à la porte et nous regardait timidement, à demi effarée.

Je m'avançai vers elle, lui fis mon plus beau salut (comme je regrettais mon épée!) et lui dis: Madame, je suis M. Anne de Caylus et voici mes frères; nous sommes tous trois à votre service.

— Et moi, répondit-elle, avec un léger sourire (je ne sais pas pourquoi), je suis Mme de Pavannes et j'accepte avec reconnaissance vos offres de service.

— De Pavannes! m'écriai-je, stupéfait et ravi. Mme de Pavannes! Alors elle devait être une parente de Louis! Elle pourrait sans doute nous dire où il demeurerait, ce qui rendrait notre tâche infiniment plus facile. Comment imaginer une coïncidence plus heureuse!

— Alors, madame, repris-je vivement, vous connaissez M. Louis de Pavannes?

— Certainement, répondit-elle avec une charmante et timide douceur, je le connais on ne peut mieux: c'est mon mari!

## CHAPITRE V

### UN PRÊTRE ET UNE FEMME

— C'est mon mari!

Ceci fut dit le plus innocemment du monde et jamais cependant, comme on peut le concevoir, paroles ne tombèrent avec une force plus écrasante. Pas un de nous ne répondit, pas un de nous ne fit le moindre mouvement. Nous nous regardions confondus, cherchant à saisir la signification de ces quelques mots.

La femme de Louis de Pavannes! Louis de Pavannes marié! Si c'était vrai, et l'on ne pouvait douter en la regardant, qu'elle ne dit, ou du moins ne crût dire la vérité, cela signifiait que le Louis de Pavannes qui avait conquis notre admiration d'adolescents, était le plus bas, le plus vil des *raffinés* de cour; que Mlle de Caylus avait été son passe-temps, son jouet et qu'en essayant de devancer Bezers, nous nous

étions efforcés d'épargner à un coquin, le châtement qu'il méritait. Voilà ce qui fut clair pour nous, aussitôt que nous eûmes repris possession de nos esprits.

— Madame, dit Croisete gravement, après un silence si prolongé, que le sourire de la jeune femme s'effaça et fit place à un air effrayé à la vue de nos visages effarés, votre mari n'a-t-il pas été absent quelque temps et n'est-il pas revenu assez récemment?

— C'est vrai, répondit-elle naïvement, et notre dernier espoir s'évanouit. Mais qu'importe cela? reprit-elle. Il était de retour auprès de moi et hier encore, seulement hier nous étions si heureux!

— Et maintenant, madame?

Elle regarda sans comprendre.

Je me hâtai de m'expliquer.

— Je veux dire que nous ne comprenons pas comment vous êtes ici et prisonnière?

Je pensais que peut-être son histoire jetterait quelque lumière sur la nôtre.

— Je ne sais rien, répliqua-t-elle; hier dans l'après-midi j'allai faire une visite à l'abbesse des Ursulines...

— Pardon, madame, dit Croisette vivement; n'êtes-vous pas de la nouvelle religion? Huguenote?

— Oh certes! répondit-elle avec empressement, mais l'abbesse est ma très chère amie et nullement bigote, pas le moins du monde, je vous assure. Quand je suis à Paris, je vais la voir une fois par semaine. Hier, quand je la quittai, elle me pria de venir ici et me chargea d'un message.

— Alors, vous connaissez cette maison, madame?

— Très bien; c'est la boutique du "Gant et de la Main", la seconde maison après le coin de la rue Plâtrière. Je suis déjà venue bien des fois dans la boutique de Mirepoix. Je vins hier dire ce dont l'abbesse m'avait chargée; je laissai ma suivante dans la rue. On me pria de monter jusqu'ici et d'attendre quelques instants. Il me parut étrange qu'on

m'amenât dans un si pauvre réduit, quand il ne s'agissait que de me montrer des gantelets. Je voulus ouvrir la porte; elle était fermée à clé. Alors, terrifiée, j'appelai, je fis du bruit.

— Et puis? dis-je oppressé. Nous nous regardions, car les mêmes pensées nous venaient à tous.

— Et puis Mirepoix monta. Que signifie ceci? demandai-je. Il avait l'air honteux, mais il me barra le chemin.

— Seulement ceci, répondit-il enfin, qu'il faut que madame reste ici quelques heures, deux jours au plus. Elle n'a rien à redouter. Ma femme la servira et quand madame nous quittera, tout lui sera expliqué.

Il ne voulut pas en dire davantage; en vain je lui demandai s'il ne me prenait pas pour une autre, s'il me croyait folle. A tout il répondit non, et quand je le défiai d'oser me retenir, il me menaça d'employer la force. Alors je cessai de lutter et depuis ce moment, je suis ici, soupçonnant je ne sais quoi et craignant tout.

— Tout est fini, madame, m'écriai-je, la main sur ma poitrine et plein d'ardeur pour la défendre. Si je ne me trompais, j'avais devant moi une personne plus malheureuse et encore plus indignement traitée que Kit elle-même, et qui devait son malheur au même misérable. Quand il y aurait dix gantiers sur l'escalier, ajoutai-je avec élan, nous vous ferions sortir, madame, et nous vous reconduirions chez vous. Où demeure votre mari?

— Dans la rue Saint-Merri, tout près de l'église; nous y avons un hôtel.

— M. de Pavannes doit être désespéré de votre disparition? repris-je adroitement.

— Oh! certainement, répondit-elle avec une simplicité convaincue et des larmes dans les yeux. Son innocence (elle n'avait évidemment pas l'ombre d'un soupçon) me fit grincer les dents de colère. Oh! le vil coquin! Le misérable! Qu'est-ce que les femmes voyaient donc, qu'est-ce que nous

avons tous vu dans cet homme, dans ce Pavannes, qui avait conquis tous nos cœurs, quand il n'avait, lui, qu'une pierre à offrir en retour?

J'attirai Marie et Croisette dans un coin, comme pour nous entendre sur le moyen de forcer la porte.

— Que signifie tout cela? demandai-je à voix basse, en regardant la malheureuse femme. Qu'en penses-tu, Croisette?

Je savais bien ce qu'il me répondrait.

— Ce que j'en pense! s'écria-t-il avec feu; que peut-on penser, si ce n'est que ce mécréant de Pavannes a lui-même fait enlever sa femme? C'est certain. Sa femme enfermée, il peut sans se gêner, poursuivre son intrigue à Caylus; il peut épouser Kit, ou... malédiction sur lui!

— Non! dis-je sévèrement, rien ne sert de maudire. Il faut faire mieux; et cependant... Nous avons promis à Kit de le sauver; vous comprenez! il nous faut tenir notre parole, il faut le sauver, le sauver de Bezers, du moins.

Marie poussa un gémissement. Croisette compléta ma pensée avec vivacité. — De Bezers, répéta-t-il, le visage en feu; oui, il le faut! Mais après, nous tirerons au sort pour le combattre et le tuer. Je l'arrêterai d'un regard.

— Nous nous battons chacun à notre tour, repris-je, jusqu'à ce que l'un de nous le tue; tu as raison jusque-là; mais ton tour vient en dernier. Tirer au sort! En vérité! Nous n'avons pas besoin de cela pour savoir lequel de nous est l'aîné!

Je me détournais après l'avoir réduit au silence fort justement, pour chercher quelque chose qui pût me servir à forcer la serrure, lorsque Croisette, d'un geste, attira mon attention.

*Stanley Weyman.*

*(A suivre)*

## A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

---

Le programme de M. Chamberlain. — Un soulèvement d'opinion. — Dissensions ministérielles. — M. Balfour sauve la situation. — L'épiscopat français. — Le concordat à la Chambre. — Violences sectaires. — Triste situation. — La baisse de la rente française. — Un discours de M. Pion. — M. Rostand à l'Académie française. — Une réception triomphale. — La tragédie de Belgrade. — Au Canada.

Le discours prononcé par M. Chamberlain à Birmingham, le 15 mai, — discours dont nous avons parlé dans notre dernière chronique, — n'a cessé de passionner l'opinion anglaise, durant les semaines qui l'ont suivi; et il a même failli provoquer une crise ministérielle. Rarement parole d'homme public a produit pareille émotion. C'est que, voyez-vous, elle abordait carrément quelques-uns des problèmes les plus graves de l'heure actuelle pour l'empire britannique.

Voici ce que le secrétaire colonial disait nettement au peuple anglais, — car c'était à la nation qu'il s'adressait: " Voulez-vous que l'empire devienne de plus en plus grand, de plus en plus fort, voulez-vous lui assurer un glorieux avenir, alors ne négligez aucune occasion de développer l'esprit impérial, le sentiment impérial, le patriotisme impérial, dont la guerre d'Afrique nous a manifesté l'existence chez nos colonies. Une de ces occasions, c'est la politique de préférence commerciale entre ces colonies et la Grande-Bretagne. Et nous ne pouvons en profiter parce que nous sommes emmaillotés dans une conception étroite et inintelligente du libre-échange. Les hommes qui, parmi nous, se prétendent les interprètes exclusifs de la doctrine de Cobden et de Bright, défendent comme un dogme le système en vertu duquel nous sommes obligés d'ouvrir nos

marchés librement au monde entier, même si le monde nous ferme les siens. Et voilà comment nous ne pouvons accorder aucune préférence à nos propres enfants; voilà pourquoi nous ne pouvons faire de différence entre ceux qui nous traitent bien et ceux qui nous traitent mal. Est-ce là vraiment du libre-échange? C'est au peuple anglais de répondre."

La conclusion naturelle de ce discours c'est que l'Angleterre doit se préparer à modifier sa politique fiscale de manière à pouvoir se prévaloir des offres de préférence réciproque que lui font ses colonies, en imposant des droits différentiels sur certains produits étrangers.

Ce nouveau programme a soulevé une tempête dans la presse et dans le monde politique. Le parti unioniste ou ministériel lui-même en a paru bouleversé, et l'on a pu voir combien le fétichisme du libre-échange est encore puissant en Angleterre.

Les journaux ont beaucoup insisté sur le fait que, le jour même où M. Chamberlain prononçait son discours sensationnel à Birmingham, M. Balfour faisait une déclaration anti-protectionniste en réponse à une députation. Cette députation présidée par M. Chaplin, un ministériel, venait demander le maintien du droit sur le blé et la farine, introduit l'an dernier, et dont la suppression est proposée par le nouveau ministre des finances, M. Ritchie. M. Balfour a soutenu la position prise par celui-ci, et affirmé que le droit imposé à la dernière session n'était pas un droit protecteur. On s'est empressé de faire contraster cette attitude avec celle de M. Chamberlain, et l'on a tout de suite parlé d'une rupture entre le premier ministre et son principal collègue. Mais on n'avait pas assez remarqué ce passage de la déclaration de M. Balfour: "Une union fiscale est difficile; mais si elle était possible je la verrais s'accomplir avec une sincère satisfaction. En ce cas, un léger droit sur les denrées alimentaires pourrait faire partie du système

général. Mais un mouvement de ce genre ne doit pas venir des représentants d'une industrie, ou de deux industries; il doit venir du cœur, et de la conscience, et de l'intelligence de la grande masse populaire. Alors la taxe sera assise sur une base que rien ne pourra ébranler." Ces paroles démontraient que M. Balfour, au fond, n'était pas hostile à l'idée de M. Chamberlain.

Cependant le discours de Birmingham avait fait éclater la discorde dans les rangs ministériels. Pendant que M. Chaplin et un groupe important d'unionistes lui faisaient écho et protestaient contre l'abandon du droit sur la farine, les amis de M. Ritchie manifestaient leur irritation contre l'idée hardie lancée par l'aventureux secrétaire colonial. La polémique de presse aidant, la situation devint promptement périlleuse pour le cabinet. Ce n'était pas tant le droit sur le blé et la farine qui était en cause, que la profonde divergence de vues manifestée sur une question de primordiale importance! D'un côté le secrétaire des colonies et ses admirateurs proclamant la nécessité d'une politique impériale de préférence fiscale entre la Grande-Bretagne et ses colonies; de l'autre, le chancelier de l'échiquier et une foule d'unionistes repoussant ce programme au nom des principes du libre-échange. En face du parti ministériel divisé, l'opposition unanimement libre-échangiste montrait cette fois un front compact et assistait avec une joie parfaitement compréhensible au spectacle de la discorde gouvernementale. C'est dans ces conditions que s'ouvrit le débat sur une motion de M. Chaplin ayant pour objet le maintien du droit sur le blé et la farine.

La veille de la bataille, une foule de rumeurs furent mises en circulation. On prétendait qu'avant deux jours M. Chamberlain aurait donné sa démission, et qu'avant huit jours il n'y aurait plus de cabinet Balfour. Enfin la discussion s'ouvrit le 9 juin au milieu d'une curiosité, d'un intérêt et d'une anxiété intenses.

Ce fut M. Chaplin, député conservateur de Sleaford, qui ouvrit le feu. Il protesta avec énergie contre l'abolition du droit imposé il y a un an seulement, attaqua vivement, le chancelier de l'échiquier et M. Balfour, et fit un brillant éloge de M. Chamberlain. L'intervention de sir Michael-Hicks Beach dans le débat produisit beaucoup d'effet. Il était chancelier de l'échiquier dans le cabinet Salisbury, et n'a jamais été sympathique à M. Chamberlain. C'est lui qui proposa le droit sur la farine. Son discours a été celui d'un libre-échangiste doctrinaire. On se figure l'attention profonde de la Chambre des Communes pendant que cet ancien ministre, l'un des chefs du parti unioniste, montrait MM. Balfour et Chamberlain sur le bord de l'abîme protectionniste, et les adjurait de remonter cette pente dangereuse.

A son tour, M. Ritchie, le chancelier de l'échiquier, a arboré le drapeau libre-échangiste. Il a déclaré que jamais il ne pourrait participer à la politique préconisée par M. Chamberlain, son collègue. Pour donner plus de force à sa protestation il avait écrit son discours. Et pendant ce temps l'opposition d'applaudir aux coups échangés entre les membres du parti ministériel! A minuit lorsque la chambre s'ajourna, les libéraux jubilaient, et les unionistes étaient complètement démoralisés et humiliés par cette désastreuse séance. On murmurait contre le manque d'autorité de M. Balfour, qui avait laissé les choses prendre une telle tournure. On parlait couramment de crise ministérielle, de rupture irrémédiable, de démissions, d'élections générales, etc. Le passage suivant de la correspondance parlementaire de M. I.-N. Ford peut donner une idée de l'impression qui prévalait: "Le débat sera clos aujourd'hui par M. Balfour, à qui incombe la tâche difficile de rétablir l'entente entre M. Chamberlain et M. Ritchie. Après minuit, les unionistes convenaient que l'un ou l'autre devait sortir du cabinet immédiatement, et plusieurs étaient

d'avis que le gouvernement ne pourrait alors survivre à cette scission plus d'un jour ou deux... Les libéraux à minuit étaient triomphants et parlaient de pousser la bataille, de battre le gouvernement et d'avoir des élections générales avant que les unionistes pussent revenir de leur démoralisation. On prétend que M. Asquith sera leur leader et que sir Henry Campbell-Bannerman et lord Rosebery sont convenus de servir sous lui."

Une fois de plus l'événement a démontré combien les prévisions sont incertaines en politique. Le lendemain soir, M. Balfour, par un discours d'une extraordinaire habileté, avait transformé la situation, la motion de M. Chaplin était rejetée par un vote de 424 contre 28, et la crise ministérielle était évitée. Le premier ministre a parlé pendant une heure, consacrant la moitié de ce temps à la taxe sur la farine qui faisait l'objet de la motion Chaplin, et l'autre moitié à une défense de la situation ministérielle. Nous avons eu de bonnes raisons pour imposer ce droit en 1902, a-t-il dit, et nous en avons d'également bonnes pour l'abroger en 1903. Cet impôt était parfaitement légitime, il n'a pas eu d'effet protecteur et il était si peu nuisible que ni le libre-échangiste ni le réformiste social n'ont eu aucun sujet de s'en plaindre. Mais si la taxe était bonne, pourquoi l'enlever? Voici la réponse: "Nous l'avons imposée parce que nous avons besoin d'argent, et nous l'enlevons parce que nous n'en avons plus besoin." Quant à la situation du cabinet et à l'attitude de ses membres relativement à la question fiscale, le premier ministre a été très explicite et très adroit. Ce qui est requis d'un cabinet, a-t-il déclaré, c'est l'unité d'action et de responsabilité, non pas l'uniformité de parole et d'opinion. Il y avait de sérieuses divergences d'opinion dans le cabinet Gladstone, en 1885 et en 1892, dans celui de lord Rosebery en 1894, mais il y avait unité d'action et de responsabilité. Quand on attaqua M. Gladstone au sujet des divergences marquées par les dis-

cours de ses collègues, il soutint avec raison que cela importait peu tant qu'il y avait action commune. " Personne ne suppose, a ajouté M. Balfour, que, dans chaque cabinet, chaque ministre accepte chaque mesure avec la même conviction; mais si un membre du cabinet croit que la différence de sentiment entre lui et ses collègues n'est pas suffisante pour justifier sa démission, il est responsable de l'action commune du gouvernement. Voilà la vraie et la bonne doctrine constitutionnelle, et vous n'améliorerez pas cette tradition si vous essayez d'enchaîner un ministre dans les liens d'une discipline tyrannique. Je ne m'arrogerai certainement pas sur mes collègues une autorité à laquelle je n'aurais jamais voulu me soumettre moi-même." M. Balfour a déclaré de plus qu'il était un adepte du libre-échange, mais que cependant son esprit était absolument ouvert aux changements qui peuvent devenir nécessaires dans un système adopté il y a cinquante ans. Dans les circonstances présentes son devoir n'était pas de prononcer un *ipse dixit*. Il n'y a pas à se dissimuler que l'Angleterre est confrontée par trois graves phénomènes: un large mur fiscal élevé par les autres nations contre la Grande-Bretagne, le développement prodigieux de trusts puissants qui sont à l'œuvre sous la protection de ce mur, et l'inclination des colonies vers une union fiscale plus intime. On ne peut ignorer ces problèmes. Ils sont éminemment dignes de la considération du pays et ils sont éminemment difficiles. Ce serait folie que d'intervenir dans le fonctionnement du grand système qui existe depuis tant d'années, sans la plus sérieuse étude, et sans le plus grand respect pour l'histoire et les traditions du passé; mais en même temps on ne peut fermer les yeux à ces problèmes nouveaux que les modifications constantes de la vie industrielle soumettent à la décision et à l'action des hommes d'Etat. Les conditions actuelles, les complications coloniales, tout cela est nouveau, et demande mûre délibération. Le premier mi-

nistre aurait manqué à son devoir, si brusquement il avait tranché ces questions si ardues. Non, il faut le temps et l'étude pour arriver à une solution sage.

Ce discours admirablement pondéré a produit un prodigieux effet. Le parti ministériel l'a applaudi à outrance, et le vote qui a suivi a été presque unanime, vu que les libéraux étaient favorables en principe à l'abrogation du droit sur le blé.

Depuis, un autre débat a eu lieu sur le même sujet. Cette fois M. Chamberlain a semblé avoir gagné beaucoup de terrain, M. Balfour aux Communes et lord Lansdowne à la Chambre des Lords, ont annoncé que le gouvernement allait faire lui-même sur cette grande question du commerce entre l'empire et ses colonies, une enquête sérieuse et impartiale.

A peine échappé à ce péril, le cabinet Balfour est tombé dans un autre. Une divergence de vue très grave s'est élevée entre les nationalistes irlandais et le gouvernement au sujet du Land Bill. M. Redmond a proposé un amendement relativement au prix minimum du rachat de la rente et M. Wyndham l'a fait rejeter par 217 voix contre 176. On craint que cette rupture ne soit fatale au bill.

\* \* \*

Les protestations de l'épiscopat français contre les audacieuses circulaires de M. Combes, que nous signalions dans notre dernière chronique, ont continué à se multiplier. Leur énergie et leur universalité ont semblé surprendre les jacobins ministériels. Depuis tant d'années que les sectaires, maîtres du ministère des Cultes, se sont efforcés d'imposer au Pape des choix d'une valeur douteuse pour les évêchés, on pouvait craindre et l'on craignait qu'ils n'eussent trop bien réussi à affaiblir et à amoindrir l'Eglise de France. Mais les crises actuelles démontrent que ces misérables sont encore loin du but exécrationnel qu'ils

poursuivaient. Non, si les évêques français n'ont pas tous la même ardeur intrépide, ne sont pas tous animés du même souffle, Dieu merci, il ne s'en est pas trouvé qui fussent prêts à livrer leurs drapeaux et à trahir l'Eglise. L'ensemble imposant de leurs réclamations, l'unanimité de leur résistance à l'arbitraire font la joie des catholiques et la rage des persécuteurs. La *Lanterne* écume. Elle hurle qu'il faut écraser l'Eglise. Ecoutez-la :

“La République (lisez la franc-maçonnerie) ne sera victorieuse que par la défaite de l'Eglise. Avant toute autre question, *avant la question sociale*, avant la question politique, *il faut en finir avec la question cléricale*. C'est la clef de tout le reste.

“Laisserons-nous donc les républicains s'endormir dans une douce quiétude et se reposer sur les victoires d'hier? Laisserons-nous l'Eglise, meurtrie et déconcertée, reprendre des forces pour la bataille décisive? Permettrons-nous à l'ennemi de se reformer et de reprendre l'offensive?”

“Non, la meilleure tactique, c'est de frapper sans relâche, à tour de bras.

“Les congrégations d'hommes sont dissoutes d'hier; les congrégations de femmes seront dissoutes demain. Mais ce n'est qu'un premier coup de balai; ne lâchons pas le manche, et *passons à l'Eglise!*”

Voilà le fond des cœurs. Quand M. Combes dit: “Nous ne faisons pas la guerre au catholicisme mais au cléricalisme,” il ment. C'est l'Eglise que lui et ses congénères veulent atteindre, veulent détruire. Sans doute, ils ne peuvent y parvenir d'un seul coup. Ils sont parfois obligés de faire un temps d'arrêt. Ainsi, le premier ministre, malgré ses menaces récentes, a dû constater que la question de la dénonciation du Concordat n'est pas encore mûre. M. Hubbard avait déposé un ordre du jour conçu en ces termes: “La Chambre, approuvant la conduite du gouvernement, résolue à sauvegarder la liberté de cons-

cience, invite le gouvernement à dénoncer le Concordat et passe à l'ordre du jour." Après un long et tumultueux débat cet ordre du jour a été repoussé par 278 voix contre 247. Au cours de cette discussion, les orateurs catholiques ont dénoncé les scènes honteuses dont plusieurs églises de Paris ont été le théâtre. Des bandes de forcenés ont entrepris d'interrompre violemment les offices religieux, et de faire descendre de la chaire des prédicateurs, sous le prétexte qu'ils appartenaient à des congrégations non-autorisées. Ainsi à Aubervilliers, une troupe de socialistes conduits par le malheureux Charbonnel, prêtre défroqué, et un individu nommé Téry, ont provoqué le plus effroyable tumulte pendant un sermon prononcé par le P. Coubé. L'église est devenue un champ de bataille et le service religieux a été interrompu. Les sectaires ont tenté des coups de main analogues sur d'autres églises, mais les catholiques mis sur leurs gardes ont expulsé les envahisseurs après leur avoir donné les étrivières. M. de Ramel, M. de Baudry-d'Asson, l'abbé Gayraud ont porté ces faits à la tribune. M. de Baudry-d'Asson s'est écrié :

"Je vous préviens que nous irons à l'église armés jusqu'aux dents.

"La hache que vous avez employée pour ouvrir les portes des couvents, nous la porterons au côté pour fendre la tête des apaches qui tenteront de nous empêcher de suivre notre religion.

"Voilà où nous en sommes!

"Vous pouvez être assurés que les catholiques sont assez nombreux pour se défendre. Laissez à la caserne les soldats, nous saurons nous défendre seuls, pour Dieu et pour la France! (Très bien! très bien! à droite.)"

M. Combes n'a pas osé défendre directement les Charbonnel, les Téry et leurs séides, surnommés justement "apaches" par les journaux respectables. Mais il a plaidé provocation. "Nous avons, a-t-il dit, donné les ordres

les plus sévères pour réprimer toute tentative de désordre et toute entrave à la liberté du culte.

“Après les désordres d’Aubervilliers, nous avons ouvert une enquête judiciaire: nous ne pouvons tolérer des faits qui porteraient préjudice à la République elle-même. Mais l’acte des perturbateurs n’excuse pas le curé de la paroisse (Applaudissements à gauche) qui excite des troubles, en livrant la chaire contrairement aux lois, à des prédicants congréganistes qui sont animés, eux-mêmes, d’un esprit d’insubordination. (Applaudissements à gauche.)”

A-t-on jamais vu aussi inconsciente impudence? Voici un curé, voici un prédicateur, voici des croyants qui sont tranquillement occupés à accomplir chez eux leurs devoirs religieux. Et ce sont eux qui excitent des troubles! Mais c’est de la folie! Que M. l’abbé Combes ait été Jésuite, en quoi cela regarde-t-il l’apostat Charbonnel? En quoi cela regarde-t-il M. Combes lui-même, et de quelle autorité prétend-il empêcher ce prêtre de prêcher?

On croit rêver quand, en nos pays de liberté, on lit ces choses stupéfiantes. Pauvre France, dans quelles mains est-elle tombée! Est-il surprenant qu’au désordre moral dont elle souffre, correspondent des désordres économiques et financiers. La baisse de la rente française a été l’un des événements des dernières semaines. A ce sujet, nous avons découpé dans un journal de Paris ce dialogue entre un agent de change et un client:

“Que pensez-vous acheter? dit l’agent.

— Mais de la rente! 98 francs est un cours favorable!

— Favorable! oui, sans doute... relativement à celui de 103 fr.

— L’ironie est charmante, mais cruelle! car hélas! j’en ai acheté à ce taux! c’est précisément pour me faire une moyenne, que je voudrais...

— Une moyenne! y pensez-vous? croyez-moi, attendez les événements.

— Comment? attendez! Mais la rente ne peut plus baisser, elle a touché le fond de la baisse.

— Ce n'est pas mon opinion!

— Vous croyez encore à la baisse? Mais alors c'est une catastrophe complète que vous prévoyez?

— Vous l'avez dit — catastrophe est le mot.

— Mais qu'est-ce qui vous fait croire à cette navrante éventualité?

— Mais la politique de l'ami Combes! Tout bêtement!...

Ecoutez bien. Jusqu'ici les congrégations d'hommes seules ont été touchées. Cette exécution a déjà produit dans le pays, vous en avez eu la preuve, un trouble profond. Mais arrivent les expulsions des sœurs de leur couvent! car nous savons que beaucoup de congrégations de femmes sont décidées à ne céder qu'à la force. Et vous m'en direz des nouvelles! Ce sera à ce moment-là une terreur générale dont on peut entrevoir déjà la conséquence.

Du coup, à mon avis, la rente f... le camp à 95,90 et peut être plus bas encore.

Ce n'est pas d'ailleurs mon opinion personnelle que je vous exprime, c'est celle du parquet tout entier.

— Que me conseillez-vous alors de faire?

— Vendez la rente à *tour de bras* et prenez de *l'Etranger*."

Ce dialogue n'est-il pas terriblement suggestif! M. Leroy-Beaulieu, dont la compétence est universellement reconnue, et qui n'est point clérical, donne la même note dans *l'Économiste français*. Il recherche les causes de la baisse qui frappe tous les observateurs et il affirme que "la principale ne tient pas aux circonstances économiques; elle vient uniquement, dit-il, du détestable gouvernement que nous subissons... La France est aux mains de forcenés et d'imprévoyants, quasi-inconscients, dont on redoute tous les actes, aussi bien dans l'ordre matériel que dans l'ordre moral."

Cependant nos frères de France ne désespèrent pas, et

certaines de leurs paroles viennent parfois réveiller en nous l'espérance de jours meilleurs. M. Piou, le chef vaillant des catholiques constitutionnels, prononçait récemment au Havre un magnifique discours. En voici quelques passages :

“ Beaucoup de gens attendent l'accident du hasard, l'événement inopiné, le magicien sauveur, le Neptune nouveau sortant des flots soulevés pour les apaiser. D'autres espèrent le miracle, comme si nous l'avions mérité par nos vertus. Pour moi, je ne compte que sur nous-mêmes, sur notre clairvoyance et sur notre dévouement. Nous serons les artisans de notre salut ou nous périrons. Que la majorité change, lors des prochaines élections législatives, et une ère nouvelle s'ouvre pour le pays.

“ Est-ce impossible? Aux élections dernières, nous avons manqué la victoire de 200,000 voix, et nous avons contre nous un gouvernement déchaîné, 600,000 fonctionnaires poussés au scrutin l'épée dans les reins; nous avons contre nous toutes les faveurs administratives, toutes les ressources du budget et quelques autres qui ne sont pas dans le budget. Devons-nous désespérer de conquérir ces 200,000 voix qui nous manquent? Non, mais à la condition de nous y prendre à temps, d'être organisés et d'être unis...

“ Messieurs, résister, s'organiser sont beaucoup; mais il faut également s'unir. Si, devant l'ennemi qui se concentre, nous ne savons que nous disperser, nous serons battus, écrasés, annihilés, et nous l'aurons mérité. Danton disait: “ De l'audace, de l'audace, encore de l'audace! ” L'audace, c'est bien: j'en suis! Mais j'ajoute: “ De l'union, encore de l'union, toujours de l'union! ” Sans elle, ni l'audace, ni quoi que ce soit au monde ne nous servira de rien. Soyons unis, la victoire nous est assurée. A ce mot de victoire, les alarmistes riront, les sceptiques hausseront les épaules. Laissez-les dire, nous nous sauverons sans eux.

“ Ne voyez-vous pas le frisson d'indignation qui court d'un bout de la France à l'autre? N'entendez-vous pas s'élever de toutes les âmes droites, sincères, le même cri de protestation? Ce ne sont pas seulement les croyants qui se révoltent. Ce sont tous les libéraux, tous les patriotes, tous ceux qui ont gardé quelque amour de la liberté, quelque souci de l'honneur de la France.”

Dieu veuille que ces pronostics se réalisent, que notre chère France se reprenne, et s'échappe des mains brutales et scélérates qui la poussent aux abîmes.

\* \* \*

Pour nous distraire un peu des douloureuses impressions que nous donne la politique française actuelle, allons à l'Académie. Le palais Mazarin — séjour des immortels — est en fête. Une foule brillante et distinguée se presse dans l'enceinte trop étroite. Un nouveau membre de l'illustre compagnie vient prendre séance, escorté de ses deux parrains, MM. Jules Claretie et Paul Hervieu. M. le vicomte de Vogüé préside. Avant que le récipiendaire ait pris la parole, l'auditoire le salue d'un applaudissement sympathique, chose inouïe sous la coupole. Que voulez-vous, c'est un vainqueur et un heureux, un enfant gâté du succès et de la gloire, c'est M. Edmond Rostand qui entre à l'Académie!

Le 4 juin 1903 a été une nouvelle journée triomphale, ajoutée à plusieurs autres, dans la vie de M. Rostand. Il a remporté un éclatant succès et a été l'objet d'une ovation sans précédent. Ce discours de réception était son début dans la prose, et ce début est une œuvre étincelante de beautés. L'esprit circule comme un vif et clair courant d'eau scintillante à travers ces pages, et une veine intarissable les anime d'un mouvement ininterrompu. On serait presque tenté de demander à l'auteur quelque temps d'arrêt, et à le souhaiter moins fastueusement prodigue des

étincellements de son style. Ses auditeurs, cependant, ne semblent pas avoir songé à se plaindre de la somptueuse surabondance du régal intellectuel qui leur était servi. Ils étaient sous un double charme: le charme de la forme littéraire, et le charme de la diction séductrice. Car M. Rostand s'est révélé un merveilleux lecteur, et les mânes de M. Legouvé ont dû tressaillir de joie.

L'auteur de *l'Aiglon* avait à faire l'éloge d'Henri de Bornier. Il a fait de son prédécesseur le plus noble et le plus attachant portrait. Le défaut d'espace nous empêche de donner à nos lecteurs des extraits aussi copieux que nous le désirerions. Nous devons nous borner à une couple de morceaux de choix. Voici comment M. Rostand raconte la naissance de M. de Bornier:

“Donc, vers la mi-nuit de Noël de l'an 1825, un petit pêcheur de lune (les pêcheurs de lune, ce sont les poètes) était en train de naître dans une maison de la bonne ville de Lunel, à l'angle d'une vieille rue en face de la chapelle des Pénitents Blancs. On s'en donnait de chanter, ce soir-là, chez ces Pénitents, qui avaient invité tous les alentours pour la messe de minuit. Cependant, la femme qui allait être mère voulut que le souffle de la glorieuse Nativité passât sur l'obscur naissance. On ouvrit les fenêtres. La nuit de Noël entra dans la chambre. Il y eut des étoiles dans les rideaux. Une vague de plain-chant vint mourir au pied du grand lit. Ce fut une invasion de cantiques frais et de Noël naïfs. Et tout cela, piété, foi, poésie chrétienne, musique méridionale, ferveur honnête, grandiloquence de l'orgue, pureté des voix enfantines, cordialité des voix populaires, tout cela, se mêlant à l'âme éparse des fiers ancêtres comme le parfum d'encens se mêlait à la vertueuse odeur un peu surannée de la vieille demeure, tout cela fit quelque chose de très noble et d'extraordinairement candide; ce mélange tourna dans l'ombre, battu par des ailes d'ange; l'enfant l'aspira avec sa première gorgée d'air; et ce fut l'âme de M. de Bornier.”

M. Rostand devait parler longuement de la *Fille de Roland*, l'œuvre capitale de Bornier. Dans un passage brillant et qui a dû produire un grand effet, il nous montre ce poète, petit de taille mais grand par l'inspiration, brandissant bravement de chaque main les deux épées géantes: Joyeuse et Durandal:

“Tranquille Petit Poucet, il entra dans la forêt où se tiennent les géants. Il vit luire quelque chose dans l'herbe; il s'agenouilla, pensant que cette lueur était une source; et il s'aperçut que c'était Durandal qui dormait. Il la prit à la garde, la dressa, la planta dans le sol; et comme, debout, elle était plus haute que lui, il décida immédiatement qu'il allait la faire tourner au-dessus de sa tête. Il se peut qu'à ce moment il y ait eu, dans la forêt, des murmures de feuilles, des sifflotis d'oiseaux; il ne s'en douta même pas, tout occupé à faire son examen de conscience et à se demander, non pas s'il avait les bras assez forts, mais s'il avait les mains assez pures.

“Dès qu'il les sentit dignes du pommeau plein de reliques, il ne raisonna pas, il ne discourut pas, il ne promulgua pas de règles sur la façon dont il convient d'empoigner les épées de héros; il n'expliqua pas aux arbres attentifs comment il fallait et comment il allait s'y prendre pour soulever Durandal; il la souleva. Oh! ce ne fut pas sans un effort très noblement visible; il y eut un gonflement de veines à son cou et une rougeur à son front qui ajoutèrent une sorte de beauté loyale à la bravoure du geste, qui attestèrent qu'il ne s'agissait pas d'un léger glaive de théâtre. Mais sur le visage d'un bon poète les gouttes de sueur peuvent être aussi splendides que des larmes! Toute la forêt regarda: et il fit tourner l'épée de Roland. Que dis-je, l'épée de Roland? Comme il s'aperçut que l'épée de Charlemagne, ne sentant plus sa sœur auprès d'elle, jallissait du sol, pris d'une sorte de folie méridionale, il saisit Joyeuse de sa main restée libre, et le brave petit ambi-

dextre, entrechoquant les deux épées, les fit tourner avec tant de tintement et d'éclairs, que le plus olympien des géants de la forêt, celui à qui seul semblait réservé le maniement de telles armes, abaissa les yeux vers lui en murmurant: "Tiens! tiens! tiens!..." Puis M. de Bornier laissa retomber Joyeuse et Durandal; mais on devait toujours se souvenir qu'il avait eu, au-dessus de sa tête, la grande auréole d'acier de ce moulinet héroïque."

Nous devons noter dans le discours de M. Rostand l'intention morale qui est saine, comme l'indique cette simple phrase: "Il n'est pas de peur plus généreuse que celle du poison moral."

M. de Vogüé, qui avait une tâche difficile, venant après M. Rostand, s'en est acquitté avec succès, et son discours plein d'élévation et de noblesse lui a valu sa large part d'honneur et d'éloges.

\* \* \*

Une révolution prétorienne vient d'ensanglanter le palais royal de Belgrade, et de changer une dynastie. Le roi Alexandre de Serbie, sa femme, la reine Draga, les deux frères de cette dernière, le premier ministre et deux de ses collègues, le général Parlovitch et plusieurs membres de la garde royale ont été massacrés. Ce sont les troupes de la garnison qui ont fait le coup; mais les instigateurs du complot sont sans doute des hommes politiques. Le feu roi aurait suspendu la constitution le 24 mars dernier. Il était âgé de vingt-six ans et régnait depuis 1889. En 1900 il avait épousé une veuve d'un rang peu élevé, madame Draga Maschin, et ce mariage avait beaucoup contribué à le dépopulariser. Le gouvernement provisoire qui a été formé immédiatement par un groupe d'hommes politiques hostile au précédent régime, a convoqué le parlement serbe qui a proclamé roi le prince Karageorgevitch, prétendant au trône depuis longtemps. Les Karageorgevitch

ont régné sur la Serbie, lorsque la dynastie des Obrenovitch, à laquelle appartenait le roi Milan et le roi Alexandre, a été temporairement découronnée, pendant le dernier siècle. Les deux familles étaient séparées par une rivalité ancienne, souvent signalée par des actes de violence. La mère du monarque assassiné, la reine Natalie de Serbie, veuve du roi Milan dont elle était séparée, vit encore et demeure à Paris, où elle est très respectée.

La tragédie de Belgrade a excité une vive indignation dans tous les pays civilisés. Mais les apparences sont que la diplomatie européenne empêchera toute intervention dans les affaires intérieures de la Serbie, et que le changement de dynastie va s'accomplir sans obstacle.

\*\*\*

Au Canada, la session fédérale se poursuit lentement; on croit qu'elle va se prolonger jusqu'en août. En présence de l'état déplorable où se trouve l'industrie du fer et de l'acier au Canada et de la baisse formidable subie par les actions de la compagnie des aciéries de Sydney, M. Borden, le chef de l'opposition, a proposé une motion dont l'objet était de faire accorder à cette industrie une protection fiscale efficace. Le gouvernement a fait rejeter cette motion. Mais on prétend qu'il ne pourra éviter de venir au secours des intérêts industriels menacés.

A Toronto, la session provinciale achève. La commission nommée pour s'enquérir des accusations de M. Gamey a conclu contre celui-ci et déclaré qu'il n'avait pu prouver ses affirmations. Ce rapport est vivement attaqué par l'opposition conservatrice.

*Thomas Chapais.*

Québec, 20 juin 1903.